BnF Gallica

Histoires poétiques ; suivies d'un Essai sur l'art, ou Poétique nouvelle / par A. Brizeux

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Brizeux, Auguste (1803-1858). Auteur du texte. Histoires poétiques ; suivies d'un Essai sur l'art, ou Poétique nouvelle / par A. Brizeux. 1855.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

HISTOIRES POÉTIQUES

PAR

A. BRIZEUX

SUIVIES

D'UN ESSAI SUR L'ART

OU

POÉTIQUE NOUVELLE

PARIS

VICTOR LECOU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

10, rue du Bouloy, 10

1855

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

HISTOIRES POÉTIQUES

CORBEIL, typographie de CRÉTÉ.

Qui ne l'a éprouvé ? L'Idéal est pour l'âme ce que l'air est pour le corps, une aspiration nécessaire ; soit dans la vie d'un peuple, soit dans celle d'un individu, nulle formule scientifique ne saurait le remplacer.

Or, si après l'inspiration religieuse, la Poésie, fille du sentiment, est l'expression la plus soudaine de l'Idéal, quelle plus excellente lecture que celle

de la Poésie ? Et quelle lecture mêlée de plus de charme, puisque, si voisine de l'Idée, elle sait la formuler avec harmonie?

Ces prémisses ne pouvaient être évitées, il nous semble, en tête d'un livre dont le titre indique assez l'objet et qui se termine par une théorie de l'art. Tout positif que soit l'esprit de notre époque, il n'a pu empêcher cet ouvrage, comme ceux qui l'ont précédé, de suivre son développement et d'arriver à sa fin.

C'est que pour certaines âmes la Poésie est une nécessité, la pratique même du devoir. Travail religieux, bien fait surtout pour attirer quiconque est né sur une terre dont l'antiquité, le langage, les coutumes éveillent avec bonheur le cœur et l'imagination ; ainsi m'apparut mon pays natal, et, à l'entour, la nature était vierge.

De ce pays j'ai donc tracé d'abord une image légère dans l'idylle de *Marie*, puis un tableau étendu dans l'épopée rustique des *Bretons*, laquelle trouve son complément dans ces *Histoires Poétiques*, et le recueil de *Primel el Nola*. Tout a son lien dans le livre lyrique de la *Fleur d'or*. Enfin, issu de la race celtique, je ne devais pas négliger sa langue : plus d'un chant de la *Harpe d'Armorique* (Telen Arvor) destiné à raviver la pensée et la poésie nationales, s'est répandu dans nos campagnes.

Tel est le dessin que j'ai voulu exécuter. Les œuvres précédentes sont toutes générales par le fond, toutes par la forme sont bretonnes et rustiques. Ce genre (du moins dans sa franchise et sa simplicité vivante) n'avait guère pu attirer nos poëtes ; tant les mœurs, dans la plupart des provinces, excitent peu l'imagination, tant les dialectes y sont le plus souvent grossiers et rebelles au langage des

vers; d'un lourd réalisme il fallait passer aux bergeries fades, de Phylis à Toinon, comme a dit le maître. Tout autre est l'Armorique. Ses pâtres, ses laboureurs parlent excellemment leur antique idiome ou la langue apprise dans les écoles. En leur faisant parler bien le français, on reste dans la vérité. Fils d'un peuple où mœurs et costumes ont conservé l'élégance originelle des races primitives, l'auteur avait donc l'espoir de trouver dans cette partie écartée de la France un genre de poésie presque inconnu à notre ancienne littérature. D'autres sauront le cultiver et l'enrichir.

Aux amis qui depuis longtemps m'excitaient à quelques explications, de compléter ce bref exposé : il était nécessaire au moment où je dois clore une série de travaux si chers à mes instincts et à mes sentiments.

Ce n'est donc pas sans larmes, qu'écrivant ce résumé sur les bords de l'Izõl, je regarde le doux fleuve et que, non loin d'ici, j'invoque l'Aven, l'Ellé, la Létâ, et les îles, les landes, les villages, tous les lieux que j'ai si souvent chantés.

Doux pays, en effet, qui dans sa vérité m'offrait une synthèse naturelle et religieuse si opposée aux turbulences de nos temps. De là toute ma poésie : elle n'a eu d'autre but que d'adoucir, de fortifier, de consoler.

Quant à la formule générale de la Poésie même, celle-là du moins sur laquelle, dès le premier jour, je m'appuyais, on la trouvera, comme conclusion, dans la *Poétique Nouvelle*.

30 Novembre 1854.

PROLOGUE-ÉPILOGUE.

O DIVINE UNITÉ, FILLE DE L'HARMONIE,

A toi ce premier chant de mon livre nouveau ;

Reparais au dernier, telle qu'un bon Génie ;

Sois partout le lien mystérieux et beau.

Comme le doux Éven, le saint missionnaire,

En apôtre de l'art j'attire par mes chants :

Les Indiens suivaient le prêtre au sanctuaire,

Parfois j'amène au bien les cœurs froids ou méchants.

O Poésie ! un jour d'heureuse traversée,

Le farouche équipage à ma voix te comprit ;

Sa rudesse par toi se sentit terrassée :

LE NAVIRE SEMBLAIT CONDUIT PAR UN ESPRIT.

LIVRE PREMIER

LE MISSIONNAIRE.

Il n'est ni ange ni homme
Qui ne pleure lorsque chante la harpe.

Né deuz nag éal na dén
Na woel pa gân ann délen.

ANCIEN BARDE.

I

EN BRETAGNE.

Filles de l'île d'Arz, filles aux coiffes blanches,

Qui venez près des flots, les beaux soirs des dimanches,

Chastement vous nourrir de pieuses douleurs,

Faisant (vous l'avez dit) une Partie-de-pleurs,

Des voyageurs martyrs les sublimes annales
Épanchent en amour vos âmes virginales ;
J'ajoute un doux récit aux Actes de la Foi :
Devant les flots déserts, vierges, écoutez-moi. —

Pâles et revêtus de leurs noires soutanes,
Ils viennent d'arriver dans le vieux port de Vannes ;
Le brick où monteront ces messagers de Dieu
Appareille. — O famille, amis, pays, adieu ! —
Qu'importe ! Ils sont là tous, silencieux et calmes,
Des martyrs pour la foi rêvant au loin les palmes :
Les fatigues, la faim, les supplices hideux
Et la mort ne feront reculer aucun d'eux.

Le Livre universel, de naïves images,
Quelques outils de fer, appâts pour les sauvages,
Ou des jouets d'enfants : voilà, dans leurs combats,
Quelles armes suivront ces paisibles soldats.
Le plus jeune des douze, Évèn, portait encore,

Pendant à sa ceinture, un violon sonore.

Bien avant la prêtrise et l'âge régulier,

C'était le plus aimé de ses jeux d'écolier.

Après les longs travaux, chaque soir, dès novembre,

La musique amenait la gaîté dans la chambre ;

Et l'on dansait, légers, pour épargner le bois,

Ces passe-pieds bretons si vantés autrefois;

Puis, avril fleurissant, quand la joyeuse bande

Volait, comme un essaim, par les prés, par la lande,

Barde mélancolique, armé de son archet,

Le solitaire Évèn sur la grève marchait ;

Et, ses doigts s'animant sur les cordes vibrantes,

Leurs sons clairs se mêlaient aux vagues murmurantes.

Mais les jeux sont bien loin : aux grands devoirs soumis,

Ils partent, embrassant leurs parents, leurs amis.

LES PÈRES ET LES MÈRES.

Pour la dernière fois, hélas ! je vous embrasse !
Dans les pays lointains songez à nous, de grâce !
Quand vous serez au ciel, mon fils, priez pour nous,
Vos parents désolés, qui vieillirons sans vous !

LES FRÈRES ET LES AMIS.

Que vous êtes heureux, que nous sommes à plaindre !
Vous, pour votre salut, vous n'avez rien à craindre ;
Nous restons sur la terre, et vous allez au ciel :
Du ciel versez sur nous une goutte de miel.

LES MISSIONNAIRES.

Quel cœur peut oublier ses amis, sa famille ?

Quand tout amour s'éteint, leur penser dure et brille:
Si la mort nous appelle, oui, nous en faisons vœu,
Notre sang descendra sur vous des mains de Dieu.

— Adieu donc, chers martyrs ! » — Et les pères, les mères
Inondaient les partants de leurs larmes amères ;
Mais le calme rentra dans ce monde affligé :
L'évêque s'avançait, suivi de son clergé.

L'ÉVÊQUE.

Enfants, soldats du Christ, héros dignes d'envie,
Quel chemin glorieux vous prenez dans la vie ! —
Approchez, ô pasteurs, de ces saints envoyés,
Et faites comme moi, qui leur baise les pieds.

Et devant les pasteurs, les clercs et les vieux maîtres,
Le pontife baisa les pieds des jeunes prêtres ;

Puis, les yeux vers le ciel où montaient leurs pensers,

Tous fraternellement se tinrent embrassés...

Moi, poëte, je sens défaillir ma parole !

Que la voile se gonfle et que le vaisseau vole !

A ce sublime adieu mon cœur s'est enivré :

Aux plus lointaines mers, vaisseau, je te suivrai !

II

EN AMÉRIQUE.

Profonde est la savane, immense, impénétrable :

Des cimes du palmier aux branches de l'érable

La liane déploie en tous sens ses réseaux ;
Troncs énormes, cactus, broussailles et roseaux,
Tout se croise, s'unit ; sur des mares infectes
Tournoie en bourdonnant un million d'insectes,
Ces vampires ailés ; là, sur des flots dormans,
Surgissent au soleil les hideux caïmans ;
Et vingt monstres sans nom, monstres squammeux et glauques :
Leurs fétides gosiers éclatent en sons rauques ;
Un jaguar passe et crie ; au blanc magnolia
Silencieux s'enroule un immense boa.

Oh ! la nature ici commande en souveraine,
Et l'homme avec bonheur la reconnaît pour reine,
L'homme enfant, chasseur nu, ses flèches à la main,
Souple comme un serpent, agile comme un daim,
Qui dans sa liberté sans frein se développe,
Et s'indigne, et frémit, lorsqu'un sage d'Europe,
Faible et dont chaque trait accuse un mal souffert,

Veut l'enlever, lui fort, aux charmes du désert !...

Pour élever cette âme et la faire des nôtres,
D'Europe cependant sont venus les apôtres.
O climat dévorant ! ils ne sont plus que deux.
Le plus jeune survit pour soigner le plus vieux :
C'est Évèn, le chanteur, le doux missionnaire,
Et des prêtres martyrs le chef octogénaire.

Sur les bords d'un grand fleuve, au milieu des forêts,
Les voilà seuls, perdus, et pour derniers regrets,
Ceux qui venaient vers eux, quand leurs mains étaient pleines,
Les ont tous délaissés, légers catéchumènes;
Mais le vieillard, aimant ces naïfs Indiens,
Disait : « Restons, mon fils, nous les ferons chrétiens. »
Et, soldats de la foi, tous les deux sur la brèche
Ils restaient, attendant la pointe d'une flèche,
Ou l'air empoisonné s'exhalant de ces bois :

Dix martyrs sont déjà couchés sous une croix.

Or, tandis que le saint priait dans sa cabane,
Évèn, par un beau soir, entra sous la savane;
Le violon fidèle, il l'avait à son bras;
Sur les notes bientôt se mesuraient ses pas,
Quand de l'épais feuillage une tête emplumée
Sortit, la bouche ouverte, attentive et charmée;
Puis d'autres, des vieillards, des femmes, des enfants,
Et devant le chanteur les voilà tous dansants!
Lui, promenant l'archet sur la corde échauffée,
Reculait, les menant joyeux, nouvel Orphée,
Vers l'autel de gazon où, devant le ciel bleu,
L'image rayonnait de la Mère de Dieu.

Et chaque soir ainsi : des danses, des prières,
Puis des peuples errants fixés dans leurs chaumières.
Un temple fut construit, et l'Amphion chrétien

(Gardons les mythes purs de ce beau monde ancien)

Vit naître à ses accords la chapelle bénie...

O divine unité, fille de l'harmonie !

LES PÊCHEURS.

I

LE CHANT DES PÊCHEURS.

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage
S'éveillait ; les bateaux amarrés au rivage,
Mais comme impatients de bondir sur les flots,
De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,

Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
Légers, se balançaient devant la brise fraîche ;
Tout était bleu, le ciel et la mer ; les courlis,
Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis ;
Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages
Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.
Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,
Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil !

Bientôt les bons pêcheurs de ce havre de Vannes,
A l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.
Sur leurs habits pesants, tout noircis de goudron,
L'un portait un filet et l'autre un aviron ;
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche,
Du porc salé, du vin ; et pendant les adieux
Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.

Les chaloupes enfin, se défiant entre elles,
Comme de grands oiseaux, déployèrent leurs ailes. —
Celle qui la première ouvrit sa voile au vent
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
Marquaient de longs labeurs et de longues années :
Ses cheveux tout crépus semblaient un goëmon ;
Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon ?
Nul, excepté son fils, au front rude, aux yeux glauques,
Homme doux dont la voix a toujours des sons rauques.
Leur pays, c'est Enn-Tell, et leur nom Colomban,
Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,
Ils virent les enfants jouer au bord des vagues,
Et ceux qui, tout le jour, le long des murs assis,
Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits.
Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,

Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux ;
Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,
Qui, sur l'herbe couchés devant les flots saumâtres,
Savourent leur jeunesse, au reste indifférents.
Alors, pour éclaircir le front de leurs parents,
Au bruit des avirons le novice et le mousse
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce :

I

Ah ! quel bonheur d'aller en mer !
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
La mer vaut la campagne ;
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,

Va sans peur, mon petit bateau.

II

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,
  Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
  Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

III

Sur les flots ils l'ont vu, léger,

Vers eux tous venir sans danger,
Aussi léger qu'une ombre ;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur ;
Il cria : « Sauvez-moi, Seigneur !
Sauvez-moi, car je sombre ! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

IV

Sur ton bateau, Pierre-Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
A la foule pieuse !
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés !...
Pêche miraculeuse !

Le bon Jésus marchait sur l'eau,

Va sans peur, mon petit bateau.

V

Dans ta barque il dormait un jour,

Te souvient-il comme à l'entour

S'élevait la tempête ?

Lui, réveillé par ton effroi,

Dit à la vague : « Apaise-toi ! »

Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,

Va sans peur, mon petit bateau.

VI

Aussi la barque du pêcheur

Où s'est assis notre Sauveur
A toujours vent arrière ;
Sans craindre la mer ni le vent,
Elle va toujours en avant,
La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VII

O Jésus, des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille ;
Allons ! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail :
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,

Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,

Que leurs graves parents étaient heureux d'entendre.

La barque cependant au large s'en allait ;

On jeta les paniers, les nasses, le filet,

Les hameçons crochus, et toute la journée

La famille resta vers la proie inclinée.

Mais au soleil couchant l'horizon devint noir :

Nul pêcheur dans le port n'était rentré le soir.

LA POUSSIÈRE SAINTE.

Or, la nuit, balayant une antique chapelle
En ruine et bâtie au pied d'une tombelle,
La femme du vieux Coulm [1], vieille aussi, murmurait,
Comme pour épancher quelque étrange secret:

[1] Abréviation de Colomban.

I

« Je te brave, tempête ! Ici, je ferai seule
L'œuvre qu'en sa jeunesse a faite mon aïeule,
Quand devant elle, honneur du pays de Léon,
L'Océan dut courber sa tête de lion.

II

Travaille, mon balai, travaille ! Il est des charmes
Plus sûrs que les soupirs et plus sûrs que les larmes,
Charmes aimés du ciel et qui forcent les vents
Insensés et les flots d'épargner nos enfants.

III

Mon ange le sait bien : je ne suis point païenne,

Ni sorcière ; je suis une femme chrétienne :

Aussi je veux jeter aux quatre vents de Dieu,

Pour dompter leur fureur, la poudre du saint lieu.

IV

Travaille, mon balai ! Par des vertus pareilles

Souvent j'ai dans les airs dispersé les abeilles ;

Oui, mon vieux Colomban, demain tu reviendras,

Et vous, mes trois enfants, vous serez dans mes bras ! »

Mais dans le port d'Enn-Tell, le long de la jetée,

La foule se pressait, muette, épouvantée,

Et, voyant les éclairs bleuir, la mer houler,

Et le ciel, d'un plomb noir, comme près de crouler,

Chacun priait ; les mains échangeaient des étreintes ;

La superstition faisait taire les craintes.

Pourtant, dès qu'un bateau sauvé rentrait au port,

Tous, en criant, d'aller effarés sur le bord :

—« Mon père, est-ce bien vous ? Parlez vite, mon père ! »

D'autres :—« Avez-vous vu mon fils? Et vous, mon frère?»

— « Brave homme, apprenez-moi toute la vérité,

Suis-je veuve ?» — La nuit dans cette anxiété

Se traîna sous un ciel sans lune et sans étoiles.

Grâce à Dieu, cependant, vinrent toutes les voiles ;

Tous les foyers brillaient. Un seul avait ses bancs

Vides et désolés : celui des Colombans.

Mais toi, femme de Coulm, tu combattais l'orage !

Debout sur les rochers, poursuivant ton ouvrage,

Vers l'est, vers l'occident, vers le septentrion,

Vers le sud, tu jetais une incantation :

I

« Allez contre les vents, allez, sainte poussière,

Je suis une chrétienne et ne suis point sorcière :

Aux regards de la lampe où j'allumai le feu,

Ma main vous recueillit dans la maison de Dieu.

II

J'ai pour vous des vieux saints essuyé les statues,

Leurs bannières de soie aux piliers suspendues,

Et les sombres tombeaux que les fils laissent seuls,

Mais que vous revêtez avec vos blancs linceuls.

III

Allez contre les vents, allez, sainte poussière !

Née aux pieds des chrétiens, vous n'êtes point grossière :

Des marches du portail aux marches de l'autel,

Je croyais m'avancer par un chemin du ciel.

IV

Car sur vous ont marché les diacres et les prêtres,
Les pèlerins vivants et les morts nos ancêtres;
Fleurs des bois, grains d'encens, reliques des parvis,
Demain vous me rendrez mon époux et mes fils ! »

Comme elle se taisait, voici venir vers elle
Quatre pêcheurs sortant pieds nus de la chapelle;
La vieille tout en pleurs tomba sur ses genoux,
Criant : « Je savais bien, moi, qu'ils reviendraient tous!»
Et du sable et de l'algue écartant les souillures,
Heureuse, elle embrassait toutes ces chevelures.

LE CHANT DES QUÊTEURS.

Pour finir ce récit, mon âme, encor des vers,
Mais éclos dans les blés, près des feuillages verts.
La poitrine en sueur et toute haletante,
Ils sont là, vingt batteurs, sous la chaleur ardente,
Avançant, reculant sans fin, jeunes et vieux :
Sous les feux du soleil le blé s'égrène mieux.
Voyez les lourds fléaux, dans cette noble lutte,
Se lever, retomber douze fois par minute !

L'enfant cherche à montrer sa première vigueur,
Et le vieillard blanchi ce qui lui reste au cœur.
Chez les filles aussi, quel feu ! quelle prestesse !
Les épis sentent bien leur force et leur adresse ;
Puis de long cris de joie au départ, mais d'abord
Pour se bien délasser on danse à tomber mort.
La ferme est entourée, au couchant, de grands ormes,
Reste des temps passés, et de chênes énormes,
Et d'ajoncs fleurissant l'hiver comme l'été :
Partout c'est le bon air, le travail, la santé ; —
Lorsque des étrangers arrivent de la grève,
Pareils aux spectres blancs qu'on n'aperçoit qu'en rêve
(C'étaient les naufragés, c'étaient les Colombans) ;
Derrière eux s'en venaient des femmes, des enfants.
Le front et les pieds nus, au mur de l'aire à battre
Les pâles naufragés s'avancèrent tous quatre ;
Et quand le métayer eut dit : « Vers mon courtil,
Pauvres gens, un malheur, hélas ! vous conduit-il ? »

Le barde mendiant qui leur servait d'escorte
Baisa son chapelet et chanta de la sorte :

I

« Jésus, le doux patron qui nous menait sur l'eau,
A laissé dans la nuit sombrer notre bateau :
Hélas ! c'est une épreuve dure !
Mais, au mal résigné, tout bon chrétien l'endure.

II

Lui-même il nous a dit : « Ne cherchez pas pourquoi
Je ne suis pas venu quand vous comptiez sur moi;
Mais allez, allez à vos frères ;
Misérables, montrez sans honte vos misères. »

III

Et nous voici, chargés de planches, d'avirons ;
Ce qui nous est resté, pauvres, nous le montrons.
Devant ces débris et ces rames,
Oh! que la charité, frères, touche vos âmes !

IV

Pêcheurs et laboureurs, nous vivons ici-bas,
Aux sueurs de nos fronts, du travail de nos bras ;
Aidons-nous les uns et les autres :
Soulagez nos malheurs, vos pleurs seraient les nôtres.

V

Si le feu dévorait vos paisibles maisons,

Si granges et hangars n'étaient plus que tisons,

Descendez tous vers nos cabanes,

Venez, grands et petits, paysans, paysannes !

VI

Heurtez, heurtez sans crainte au seuil des matelots :

Vous labourez la terre, ils labourent les flots ;

Nous rebâtirons vos chaumières ;

Notre barque n'est plus, entendez nos prières !

VII

Nous venons en chantant vous dire nos malheurs ;

Le chant sorti de l'âme entre dans tous les cœurs :

Au chant harmonieux et triste

Quel est le cœur breton et croyant qui résiste ? »

— « Ah ! reprit le fermier, déjà plein de pitié,
De ces gerbes de seigle acceptez la moitié.
Oui, glanez ce qu'ici nous donne la culture,
Puisque pour vous la mer n'a plus de nourriture.
Ce chêne dont les bras recouvrent le talus,
Mes aïeux l'ont planté voilà cent ans et plus,
Qu'il tombe ! Façonnez dans le tronc et les branches,
Pour un autre bateau, des membrures, des planches.
Bien rare est notre argent ; mais de l'autre saison
Il reste encor du lin, du chanvre à la maison ;
Nos doigts savent filer : pour refaire les voiles,
Allez donc retenir les bons tisseurs de toiles.
Enfin, pour que chez vous fleurisse encor l'espoir,
Nous prîrons le matin et nous prîrons le soir.
Vous l'avez dit : au chant harmonieux et triste
Il n'est cœur de Breton, de croyant qui résiste. »

Et comme les pêcheurs, des larmes dans les yeux,

Aux longs remercìments ajoutaient leurs adieux,

Les prenant par la main, le maître de la ferme,

Un homme aux longs cheveux, à la voix grave et ferme,

Dit : « Pourquoi nous quitter? C'est l'heure du repos,

D'échanger entre amis quelques joyeux propos ;

Voyez autour de vous : les fléaux et les gerbes

Se taisent ; midi sonne, et sur les nappes d'herbes

On dresse le repas, espoir des travailleurs ;

De si rudes efforts par ces grandes chaleurs

Épuisent l'homme : il faut réparer la nature ;

Double besogne a droit à double nourriture.

Oh ! sentez-vous fumer et la soupe et le lard?

Quel cidre frais et clair ! Prenez-en votre part.

Près de moi les enfants ! Ici les bonnes mères !

Pour l'heure, mes amis, trêve aux choses amères. »

Et dans le vert courtil égayé par le ciel

Le banquet s'accomplit, le banquet fraternel.

O fermier, pour cette œuvre hospitalière et bonne,
Que de chanvre et de blé votre logis foisonne!...

Encor! — Six mois venus, de rechef attablés,
Les sillonneurs de mer et les batteurs de blés
Dans un ample repas gaîment vidaient leurs verres.
Cette fois la maison qui recevait les frères
S'ouvrait devant le port où, comme un alcyon,
Un bateau neuf flottait avec son pavillon.
Le nom de Colomban brillait sur la chaloupe,
Et des fleurs l'entouraient de l'avant à la poupe :
Le recteur, invité comme un père, arriva
Présider au festin ; puis, quand tout s'acheva,
Il marcha vers le port en long surplis de neige ;
Leurs cierges allumés, tous lui faisaient cortége ;
La femme du vieux Coulm venait au dernier rang,
Les mains jointes, les yeux attendris et pleurant,
Et chacun, à la voir passer si radieuse,

Disait avec amour : « Oh ! la religieuse ! »

La peuplade d'Enn-Tell encombrait le chantier ;

Le mousse fièrement portait le bénitier ;

L'encensoir au novice ; enfin, selon le rite,

On fit brûler l'encens, on jeta l'eau bénite,

Et cent voix appelaient la divine bonté

Sur la barque de chêne, œuvre de charité.

Aussitôt les pêcheurs quittèrent le rivage,

Criant aux campagnards qui leur disaient : Courage !

« Amis, laissez demain ouvertes vos maisons,

Car nous voulons couvrir vos tables de poissons. »

Et les rames en main, oubliant leur souffrance,

Ils entonnaient encor la chanson d'espérance :

Jésus nous conduira sur l'eau,

Va sans peur, mon petit bateau.

Cantique doux et fort, qui les menez sur l'onde,

Accompagnez partout les voyageurs du monde !

Faites leur esprit fier, leur cœur simple et léger !

Qu'ils regardent le but plutôt que le danger !

Heureux l'humble de cœur, honneur au magnanime

Qui, les voiles au vent, va chantant sur l'abîme !

L'ARTISANNE.

XVII^e SIÈCLE.

I

Des récits consolants et bons à retenir,

Voilà ce qu'il m'est doux d'offrir au souvenir.

Elle est née au Croisic et se nomme Susanne.

Or un noble l'épouse, elle, simple artisanne,

Et seigneurs et bourgeois, tous les gens du pays,
Pour voir passer la noce, ont quitté leur logis.
Les propos se croisaient : « Il a raison, s'il l'aime.
— La raison dit d'aimer l'égale de soi-même.
— Dans ce monde, chacun doit chercher son bonheur.
— Il faut chercher surtout ce qui nous fait honneur. »
Et les langues ainsi, telles que des épées,
Entr'elles s'escrimaient, diversement trempées.
Mêlez-vous à la foule, elle aura, de nos jours,
Et les mêmes pensers et les mêmes discours.

Moi, je prise un cœur fier qu'un cœur faible apprivoise.
Si le noble marin aima l'humble bourgeoise,
C'est que dans sa boutique entrant vers un midi,
Devant elle il resta muet, pâle, étourdi.
Oh! l'amour, l'amour vrai, c'est la vive étincelle
Tout d'un coup jaillissant du fer qui la recèle.
A côté de sa mère occupée à filer,

Elle filait, tournant ses fuseaux sans parler.
Si la porte s'ouvrait de l'étroite boutique,
Soudain la belle enfant d'aller vers la pratique,
Parcourant les rayons, et sur ses jeunes bras,
Portant la lourde toile et les pièces de draps.
Pour les pauvres de même attentive et dispose,
Elle leur détaillait jusqu'à la moindre chose.
Les épices aussi garnissaient la maison.
Dès l'entrée, on sentait toute une exhalaison
De poivre, de café ; près des blocs de résine,
Le miel de l'Armorique et le thé de la Chine
Embaumaient. Au dehors, c'étaient sous les auvents
Des images de saints et des jouets d'enfants,
Puis de la poterie, une pile d'écuelles ;
Du plafond retombaient des lustres de chandelles ;
Avec leurs poids de cuivre enfin, sur le comptoir,
Les balances brillaient comme un double miroir.
Mille emplettes rendaient libre cette demeure :

L'officier y revint chaque jour, à toute heure,

Tant que la mère ouvrit les yeux et murmura,

Et que sous ses deux mains la jeune enfant pleura.

II

Dans le petit jardin d'un manoir en ruines,

Le vieux baron taillait sa clôture d'épines,

Quand le brave officier vint le front découvert

(Ses yeux caves disaient ce qu'il avait souffert),

Puis conta son histoire au chef de la famille :

— « Mon fils, elle n'est pas de vieux sang, cette fille !

— J'aimais, elle m'aima; j'engageai mon honneur.

— Il suffit; je vous fais votre maître et seigneur.

D'autres nous blâmeront : avant tout, sa promesse.

A mon banc je prendrai ma place à votre messe. »

III

Voici comment chacun voulut la voir passer,
Jusqu'au pied de l'autel ardent à se presser.
Le cœur plein de fierté, les yeux rayonnant d'aise,
Elle avait conservé sa coiffure nantaise,
Une ample catiole aux dentelles de prix :
Son amant, son époux, ainsi l'avait compris.
Avec le vieux seigneur venait la vieille mère.
La messe terminée, on vit, calme et sévère,
La noce s'avancer vers l'antique manoir :
Un splendide banquet devait la recevoir.
On s'assit. Les valets, sur le bras leur serviette,
Emplissaient chaque verre, emplissaient chaque assiette;
Noblesse et bourgeoisie avaient fait leur accord ;
Lorsqu'une lettre arrive, et le seigneur d'abord
Lentement la parcourt, puis sur la table il tombe :

— « Ruiné ! Mon navire est pris, creusez ma tombe ! »

Ce fut un long moment de silence et d'effroi :

Contre des maux si grands, quels biens trouver en soi ?

Mais avec dignité se lève la marchande :

— « Devant vous je requiers une faveur bien grande :

Contente de mon bien, et pour vous faire honneur,

Je fermais ma maison, je la rouvre, seigneur ;

Je retourne au travail avec joie et vaillance ;

Grâce au ciel, j'ai toujours mes poids et ma balance.

Monsieur, consentez-vous, car c'est tout cordial,

Si je revêts ainsi l'orgueil commercial?

— Oui, j'accepte, Madame. — Oui, j'accepte, ma mère,

Répliqua le marin. » Puis de sa voix si fière :

« Pour qui va sur les flots avec Duguay-Trouin,

Dès qu'arrive l'Anglais, le Breton n'est pas loin. »

IV

Vingt mois s'étaient passés; un jour, sous la charmille,
Le vieux baron, assis près de sa belle-fille,
Caressait sur la porte un enfant aux yeux bleus,
A la bouche riante et fraîche, aux blonds cheveux ;
Par instants leurs regards se tournaient vers la côte :
Tout à coup apparut au loin, sur la mer haute,
Un navire ! Il marchait lestement. L'heureux brick
Bientôt à pleine voile abordait au Croisic.
« C'est lui ! cria Susanne. — Oh ! c'est lui ! dit la mère. »
Et, le petit enfant dans les bras du grand-père,
Les voilà haletant de courir vers le port,
Où le brun capitaine, élancé de son bord,
Les presse dans ses bras, les presse sur sa bouche
(Son père le premier, saint respect qui le touche),
Puis sa chère Susanne; et quand ce fut le fils

Ignoré de ses yeux, quand de ses yeux ravis
Il revit son image et celle de sa femme,
Des pleurs, des pleurs de joie inondèrent son âme !...
Le soir, riches tissus, bois de l'Inde à foison,
Barils d'or encombraient le manoir, la maison ;
Le ciel avait béni la vaillante entreprise,
Et l'Anglais au Breton avait rendu sa prise.

Sur mer il repartait ainsi chaque printemps,
Pour revenir au port plus riche tous les ans :
Alors on le voyait au bras de sa Susanne,
Qui n'avait pas quitté les habits d'artisanne,
S'en aller sous les bois, dans les chemins ombreux,
Et leur fils grandissant courait, jouait entr'eux :
A ce tableau paisible, à ces riantes choses,
Reprenez-vous, ô cœurs troublés, esprits moroses ;
L'homme (en nos jours surtout) a trop de ses douleurs
Pour demander à l'art d'autres sujets de pleurs.

LES DEUX NIDS.

A MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

Souvenez-vous aussi de notre voisinage !

Ce nid où s'enfermait votre pieux ménage,

Suspendu sous l'ardoise et si loin des buissons,

Mais vers mon toit voisin envoyant des chansons,

Toujours je l'entendrai sonore et sans défense,

Comme ces nids chantants qu'écoutait mon enfance.

Le matin, en longeant mon étroit corridor,

J'ai le cœur attentif, belle âme au timbre d'or,

Et s'il m'arrive un son du poétique asile,

Sylphe ailé, tout le jour il me suit par la ville...

Parmi les grands hôtels, dans ces coins retirés,

Combien je serai seul lorsque vous partirez !

Oui, mon humble demeure était par vous bénie.

On aime à s'abriter tout près d'un bon génie.

Ses yeux veillent sur nous et conjurent le sort,

Ils dissipent un mal qui serait le plus fort.

Le soir, quand votre lampe où vous mesurez l'huile,

Derrière vos rideaux brûle encor si tranquille,

Je rentre consolé par sa douce lueur,

Et je crois mon sommeil veillé par une sœur.

Paris, 1854.

UN CELTE.

Paris, 1er mars 1854.

I

Si fort que l'ouragan sur nous gronde aujourd'hui,
Lorsqu'un tel homme meurt il faut parler de lui.

Jamais je n'ai posé le pied dans son école,
De plus calmes esprits m'ont versé la parole ;

Mais aimons dans chacun ce qui fut simple et beau :

Gloire soit au génie et paix à son tombeau !

Le voilà descendu dans la fosse commune :

Dispute, taisez-vous ! Apaisez-vous, rancune !

Vers le pauvre l'orgueil ne l'aura point conduit ;

L'amour qui le guidait m'a fait voir dans sa nuit ;

Enfant de son pays, je sais son âme entière ;

Écoutez cette histoire autour de la civière :

II

Lorsque battant de l'aile et la poitrine au vent,

Toutes ses sœurs ont fui vers le sud, au levant,

Quel amour retenait l'hirondelle obstinée

Dans un trou ténébreux de cette cheminée,

D'où ses plaintes tombaient jusqu'au fond du foyer

Près duquel méditait un vieillard prisonnier ?

Lamennais ! — C'était lui dont la pensée active

Sous les pesants verrous ne restait point captive.

La bise, cependant, parmi ces rêves d'or,

Tristement murmurait dans le long corridor,

Et le penseur voulut voir pétiller la flamme,

Pour réjouir un peu son corps faible et son âme ;

Mais lorsque la fumée emplit le tuyau noir,

Un cri monta dans l'air, un cri de désespoir ;

Et l'hirondelle, allant du toit à la fenêtre,

Suspendue aux barreaux, semblait gronder le maître.

Le maître ! Un prisonnier !... Il s'émut toutefois,

Et sa main doucement jeta l'eau sur le bois.

En vain gronda la bise, en vain depuis novembre

Jusqu'en mars pluie et neige assiégèrent la chambre,

Le tison resta mort : blotti sous son manteau,

Le sage tendrement souffrit pour un oiseau,

Mais, au moindre rayon, pour son ami fidèle

Gaiment au bord du toit gazouillait l'hirondelle.

III

Tel était ce vieillard ; et, devant son cercueil,
Combien vont le charger d'impiété, d'orgueil !
Non ! — Un esprit superbe, un cœur plein de tendresse,
Un Celte pris soudain d'une invincible ivresse,
Dans l'un ou l'autre dogme effréné tour à tour,
Mais toujours débordant d'innocence et d'amour...
Oh ! n'ai-je point osé, moi sans titre (et, de honte,
Quand vient ce souvenir une rougeur me monte),
Sans voir là ses amis, moi, poëte indompté,
L'attaquer corps à corps dans son autorité !...
Puis, des pleurs dans les yeux, condamnant ma folie,
Confus, devant le Maître enfin je m'humilie.
Et lui, m'ouvrant les bras : « Venez, mon cher enfant !
Ce que vous avez fait, je l'ai fait bien souvent.
— Tels nous sommes Bretons, dis-je, et l'un comprend l'autre :
L'audace d'un Titan et le cœur d'un Apôtre ! »

ROSILY.

XVI^e SIÈCLE.

I

Je laisse pour un jour les pêcheurs et les pâtres,
La ferme où, tout enfant, par les landes verdâtres
J'accourais, visitant et l'aire et le lavoir,
Les grands bœufs étendus dans la crèche le soir,
Les ruches du courtil, l'âtre où le grillon crie,
Et, doucement assise à son rouet, Marie.

Adieu pour aujourd'hui les robustes lutteurs,
Les combats des conscrits, les travaux des mineurs :
J'entre en nos vieux manoirs ; il est sous leurs décombres
Bien des fleurs à cueillir ou brillantes ou sombres.

Cyprien chevalier, mais pauvre, avait vingt ans.
Sous les murs d'un manoir, un matin de printemps,
Il errait par le pré, cueillant des églantines,
Et de frais boutons d'or et de blanches épines,
Et, tout en les cueillant, il mêlait dans les fleurs
Aux gouttes du matin les gouttes de ses pleurs ;
Parfois il les portait humides à ses lèvres
Où des nuits d'insomnie avaient marqué leurs fièvres,
Et ses regards voilés, des mots de désespoir,
Allaient de la prairie aux portes du manoir...
Enfin d'un ruban jaune (et dans tous nos villages
C'est la couleur encor du deuil et des veuvages)
Il noua son bouquet ; puis, non loin du château,

Songeant qu'un plus heureux l'en chasserait bientôt,
Entra dans la chapelle, et sous une relique,
Sur un coffre il posa son bouquet symbolique.
Ah ! les fleurs d'églantiers, les boutons d'or si frais,
Tristement entourés de feuilles de cyprès,
C'étaient tous ses espoirs de jeunesse première
Qu'il venait déposer comme sur une bière !
Coffre saint mutilé par le fer et le feu,
Lorsque les dissidents qui croyaient servir Dieu,
Foulèrent sous leurs pieds les dépouilles bénites :
Os blanchis de martyrs, de recluses, d'ermites.
Un vieillard qui suivait vit le doux chevalier,
Et vint tout près de lui, pâle, s'agenouiller.
« Oui, mon vieux serviteur, fais que Dieu me bénisse !
Pour elle aussi prions... Jésus, quel sacrifice ! »
Et tous deux les voilà priant sur les pavés,
Sous leurs cheveux pendants leurs yeux au ciel levés,
Et maître et serviteur, et vieillard et jeune homme :

Toi qui rapproches tout, c'est Douleur qu'on te nomme!

II

La fille du manoir disait, le même jour :

« Ma mère, cette preuve encor de votre amour !

Mon esprit s'est créé peut-être une chimère ;

Mais voyez ma faiblesse, et plaignez-la, ma mère.

Ce jour, dans tous les temps, me fut un jour fatal.

Pour vous comme pour moi, je redoute un grand mal.

Toutes vos volontés sont les miennes, Madame,

Donnez à qui vous plaît et ma main et mon âme,

Mais qu'il vienne plus tard, dans quelques jours... demain

Je lui livre soumise et mon âme et ma main.

— C'est assez. La noblesse et toute la famille

Et tous les domaniers sont arrivés, ma fille :

Déjà même le prêtre est dans la salle, en bas ;

Il n'est qu'un seul absent dont je ne parle pas.

Rosily, vous savez l'usage de Bretagne :

Devant le fiancé doit s'enfuir sa compagne ;

Trouvez donc un endroit bien sombre où vous cacher,

Et que le jour entier se passe à vous chercher.

Ma fille, qu'à présent votre cœur me pardonne,

Croyez bien, Rosily, que votre mère est bonne...

Mais on heurte au portail et j'entends le Sonneur :

Fille des anciens ducs, songez à votre honneur ! »

L'époux et ses amis, comme une meute ardente,

Ont empli le manoir ; mais la biche prudente,

Devançant les limiers aux sauvages abois,

Fuyait vers un abri plus sûr que ceux des bois.

Pêle-mêle ils couraient, nobles, vassaux, vassales,

Visitant les paliers, les tourelles, les salles,

Et les granges enfin, l'étable des fermiers :

La biche défiait le flair prompt des limiers ;

La nuit était venue, on la cherchait encore ;

Cent voix, cent voix criaient au lever de l'aurore ;

Trois jours sur les viviers, sur les puits se penchant,

La mère désolée appela son enfant.

III

— « Sous ses habits de deuil, morne et la tête basse,

Où va donc ce vieillard? — Oh ! de grâce, de grâce,

Mes amis, suivez-moi ! C'est la messe des morts

Pour l'enfant qui d'un ange avait l'âme et le corps :

Le cercueil vide est là, couronné d'immortelle.

Oh ! celle que mon maître aimait, où donc est-elle ?...

Chut ! Près du coffre noir voici le chevalier.

Perdu d'esprit, sans cesse il y revient prier,

On dit la messe. »

Hélas ! une messe funèbre,

Et comme rarement une église en célèbre.

Point de chants, des sanglots ; mais, debout à l'autel,
Quand le prêtre élevait le froment immortel,
Un cri part de la nef, et le jeune homme embrasse
Un ruban qui sortait des fentes de la châsse ;
Puis, levant le couvercle, il montre tout en pleurs
La vierge dont la main tient un bouquet de fleurs :
Elle semblait dormir sous cette froide planche :
Douce comme ses fleurs, comme elles pure et blanche.
Ainsi, dans son danger, sans chercher d'autre lieu,
Son asile certain fut la maison de Dieu ;
Et le triste bouquet peut-être à la colombe
Indiqua l'autre abri qui dut être sa tombe !
Mais au coffre fatal qui devait l'engloutir
Sans peur est-elle entrée et pour n'en plus sortir ;
Ou, malgré ses efforts, le couvercle rebelle
Impérieusement se ferma-t-il sur elle ?
Mystère où chaque esprit se perdait confondu !
De l'autel cependant le prêtre descendu,

Au cercueil qui l'attend fait déposer la vierge;
Aux quatre angles l'amant place lui-même un cierge;
Puis, sentant d'ici-bas son âme s'en aller,
Dans un hymen céleste il voulut l'exhaler :
Dans sa main déjà froide il prit la main glacée,
Et, calme, il trépassa près de la trépassée.

IV

Aux cœurs bien aimants nos regrets.
Telle fut à vingt ans leur couche nuptiale ;
La Mort seule en fit les apprêts ;
Pour rappeler leurs noms, la pierre sépulcrale
Montrait entrelacés une rose, un cyprès.
Quel voyageur lisant ces deux noms sur la dalle,
Ne rêve, et dans son cœur ne prend encor le deuil ?
O doux roman ! des fleurs, un ruban, un cercueil.

LES DESTINÉES.

C'était une âme juste. — En arrivant au monde,

Dans un riche manoir l'enfant à tête blonde

Vit le jour et grandit, fleur parmi d'autres fleurs :

L'âge faible passa préservé des douleurs ;

Compagnon de ses jeux, un enfant du village,
Seul parfois l'étonnait par son maigre visage :
A ses goûts cet enfant si vite était rangé,
Et si vite le pain qu'on oubliait mangé !
Mais lui, sans pénétrer cette souffrance amère,
Mollement s'endormait embrassé par sa mère.
Bientôt (nouvelle joie !) avec la puberté
Vint le premier essor de toute liberté ;
Sur les chevaux légers, au son des cors de chasse,
Le blond patricien essaya son audace ;
Ainsi, croissant toujours, à vingt ans le voilà
Dans Paris où la muse à lui se dévoila.
Ses chants, à peine nés, partout on les proclame :
Seuls ils vont à l'esprit et seuls ils touchent l'âme ;
Au milieu des banquets il est salué roi.
Mais un chantre inconnu, jeune homme, est près de toi,
Un fils de tes fermiers et que ton âme juste
Souvent pare en secret d'une auréole auguste ;

En voyant tes honneurs, en voyant cet oubli,
Sur tes lauriers hâtifs tu tombes affaibli,
Et désolé, tu meurs ! Comme tout se résume
Sous la main de la Vérité !
Du bonheur sans motifs tu sentais l'amertume
Et du malheur immérité.

Octobre, 18...

L'INCENDIE.

1840.

Les cloches, en Tréguier, ont sonné dans la nuit.

Les hameaux sont debout, on regarde, et le bruit

Croissant, croissant toujours, à l'est, dans le ciel rouge,

On aperçoit la flamme; alors aucun ne bouge.

Mais le prêtre est venu : « Que tardez-vous, enfants ?

« Voyez-vous l'incendie ? Entendez-vous les vents ?

« Apportez tous des seaux, des faucilles, des pioches !

« Hélas ! serez-vous sourds aux prières des cloches ?

« Des frères sont là-bas qui réclament nos mains,

« Et vous restez ici ! Cœurs froids, cœurs inhumains ! »

Soudain tous de courir, les cœurs, les yeux avides,

Tous de courir au feu, mais leurs mains étaient vides.

Ils trouvent le seigneur muet, désespéré,

Tordant sa barbe blanche ou, chaque poing serré,

Qui voit en une nuit ses moissons disparues,

Et granges, et hangars, et bestiaux, et charrues,

Et les fermes poussant leurs feux vers le manoir

Qui s'élevait encore et solitaire et noir.

Des chevrons en sifflant volaient comme des flèches,

Les chaumes écroulés faisaient jaillir leurs mèches,

Une fumée épaisse enveloppait parfois

Les fourrages, les blés, les murailles, les toits,
Tout semblait apaisé ; puis soudain, plus hardie,
La fureur éclatait de l'immense incendie.
On aurait dit qu'un ange au glaive flamboyant,
Invisible au milieu du fléau tournoyant,
Ministre de colère, activait de sa lame
Le brasier et partout en épandait la flamme.
Était-ce châtiment, imprudence ou hasard ?

D'où venait le désastre accablant ce vieillard ?
Haletant, s'agitaient les hommes des deux fermes ;
Les autres à l'écart, les bras croisés et fermes,
Impassibles témoins, laissaient, silencieux,
L'élément destructeur tourbillonner aux cieux.
Mais le prêtre : « O mes fils, sur les fonts de baptême,
« A vos communions, aux jours de noces même,
« A chaque sacrement avec la piété
« Si vous avez reçu l'esprit de charité,

« Hommes, oublierez-vous votre pieuse enfance ?

« Chrétiens, laisserez-vous des chrétiens sans défense ? »

Mais, tous, les bras croisés ils demeuraient toujours.

Ils avaient donc souffert et depuis de longs jours

Dans leurs biens, dans leur sang, souffert dans tout leur être,

Pour ainsi repousser les paroles d'un prêtre !

Dans sa haine chacun se tenait affermi,

Et voyait de sang-froid périr son ennemi.

O vengeance muette ! O calme inexorable !

Lui-même le vieillard, devant tous imployable,

Renferma dans son cœur son âpre désespoir

Et vit, sans tomber mort, s'écrouler son manoir.

D'un désastre si grand sainte réparatrice,

A présent arme-toi de ton glaive, ô Justice !

LIVRE DEUXIÈME

LES ÉCOLIERS DE VANNES.

POÈME HÉROIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — 1815.

I

Avril et Mai.

Leurs livres à la main, sous le bras leurs cahiers,

De Vannes chaque jour sortaient les écoliers;

Comme si, dans ces mois de séve et d'allégresse,

Ils voulaient au soleil déployer leur jeunesse,

Dans les prés lire Ovide, et, sous les buissons verts,
Aux appels des oiseaux répondre par des vers.
Mais les buissons cachaient des armes, les vallées
Par le seul manîment du fer étaient troublées ;
Là, s'exerçant dans l'ombre à de prochains combats,
Les hardis écoliers devenaient des soldats ;
Car celui dont les mains étaient pleines de guerre,
De son île arrivait pour ébranler la terre,
Or, chez nous mille voix crièrent : « C'est assez !
« Nos parents, nos amis déjà sont trépassés ;
« Leurs os semés partout feraient une montagne ;
« Nous, puisqu'il faut mourir, nous mourrons en Bretagne. »

Un soir (nulle clarté sur terre, nulle au ciel),
Dans une humble maison fut construit un autel,
Et, par de longs détours marchant vers cette église,
Tous vinrent se liguer pour leur grande entreprise.
Kellec au rendez-vous arriva le premier,

Vert comme un jeune pin et franc comme l'acier;

Puis lès deux Nicolas, frères mélancoliques,

Qui semblaient entrevoir leurs tombeaux héroïques;

Flohic, aujourd'hui prêtre; Er-'Hor, le joyeux gars;

Et l'éloquent Riô, l'enfant de l'île d'Arz.

Oh! ce fut un moment religieux, mais triste,

Quand, revêtu de noir, grave séminariste,

Le Ben-vel s'écria : « Mes amis, à genoux!

«Et prions pour les morts qui prîront Dieu pour nous.»

La prière fut dite, et, l'âme plus tranquille,

Tous posèrent la main sur le saint Évangile;

Puis chacun prononça l'engagement fatal.

Lorsqu'après Colomban [1] vint le tour de Can-dal [2],

Les cœurs furent saisis d'une tristesse amère :

« Oh! Can-dal est trop jeune! oh! rendons-lui sa mère! »

[1] Tué à Auray.
[2] Mort de fatigue.

Seul, Tiec le chanteur retint le noble enfant :

« Si chacun d'entre vous, comme moi, le défend,

« Sans crainte il peut rester ; s'il meurt, chacun le venge.

« De grâce, mes amis, ne laissons pas notre ange ! »

Et le barde entonna son chant lugubre et fort,

Ce chant qui fut bientôt étouffé par la mort :

« Sortez de vos dôl-men, nos pères les Vénètes,

« Ombres qui gémissez encor sur vos défaites !

« O pères, voici notre jour :

« Combattez avec nous, César est de retour ! » —

Ah ! lui-même, César, bon juge en grand courage,

Saluerait, jeunes gens, tant de force à votre âge,

Lui qui parlant aussi de vos pères chouans,

Appelait leurs combats : « *la Guerre des Géants...* »

Cependant, jeunes clercs, et vous, soldats, aux armes !

Hélas ! de toutes parts et du sang et des larmes !

L'Armorique pleurant ses fils qui ne sont plus ;

La France, ses héros d'Arcole et de Fleurus !...

11

Le 10 juin.

Oh ! j'aperçois les Blancs ! La légion entière,

Marins et laboureurs, combat sur la rivière ;

Au milieu de leurs rangs s'agite Cadou-dal ;

L'œil sinistre et hagard, souvent le général

Se tourne vers la ville et regarde et demande

Si Gam-berr, le meunier, arrive avec sa bande :

Les chemins sont déserts, et déserts les sentiers.

Là-bas, sur un coteau tiennent les écoliers ;

Mais leur poudre s'épuise, et, bravant la décharge,

Les Bleus, l'arme en avant, montent au pas de charge.

Au premier coup de feu tombe un des Nicolas :

Pleure, toi, son jumeau, qui dois le suivre, hélas!

Mais, leurs robes de chanvre à la hâte nouées,

Quel ange les conduit, ces femmes dévouées,

Hors d'haleine, apportant les balles que leur main

Fondait, durant la nuit, de leurs cuillers d'étain ?

Courage, ô jeunes gens ! sur ces hautes pelouses

Voici, derrière vous, vos futures épouses !

Vos mères, les voici debout à vos côtés !

Le pied sur votre sol, enfin, vous combattez !

O reine des Bretons, Liberté douce et fière,

As-tu donc sous le ciel une double bannière ?

En ces temps orageux j'aurais suivi tes pas

Où Cambronne mourait et ne se rendait pas :

Dans ces clercs, cependant, ton image est vivante,

En chantant leurs combats, Liberté, je te chante !

Ils n'avaient plus qu'un choix, ces fils de paysans :

Ou prêtres ou soldats, — ils se sont faits chouans;

Et leur pays les voit tombant sur les bruyères,

Sans grades, tous égaux, tous chrétiens et tous frères...

Hymnes médiateurs, éclatez, nobles chants !

Vanne aussi m'a nourri, mon nom est sur ses bancs :

J'ai nagé dans son port et chassé dans ses îles,

J'ai vu les vieux débris de ses guerres civiles,

Puis je connais le cloître où le moine Abeilard

Vers la libre pensée élevait son regard.

Planez sur les deux camps, ô voix médiatrices !

Baume des vers, couvrez toutes les cicatrices !

Ces enfants, accablés du poids de leurs fusils,

Ils partirent trois cents, combien reviendront-ils ?

Toujours une fumée entoure la colline,

Voile où la Mort se cache et lâchement butine.

Barde !.. ô dans la mêlée appel retentissant,

Bouche d'or, te voilà toute pleine de sang !

Maudite soit la main et maudite l'épée

Par qui du cygne blanc la gorge fut coupée !

Mais Gam-berr, mais le chef si longtemps attendu,

Il vient ! comme Grouchy, lui ne s'est point perdu. —

Ici, terreur soudaine ; ici, nouveaux carnages.

Dieu soit en aide aux Bleus ! — O chouans ! ô sauvages !

Sur ces pâles fuyards lancés comme des loups,

N'aurez-vous point pitié de chrétiens comme vous ?

Voyez ! pour effacer vos traces meurtrières,

Vos fils vont relevant ceux qu'abattent leurs pères !

Le sang de ce soldat couché dans les sillons,

Le doux Can-dal l'essuie avec ses cheveux blonds !

Ce soir dans Muzillac célébrez vos batailles,

Eux, ils entonneront le chant des funérailles ;

Remplissez au banquet les verres jusqu'aux bords,

Dans la couche éternelle ils étendront les morts ! —

Mais, durant ces trois mois de haines enflammées

Dois-je aux traces de sang suivre les deux armées

Jusqu'au Champ-des-Martyrs, quand, le front dans sa main
Gam-berr vaincu pleura sur le bord du chemin?

III

Le 30 juillet.

Un air joyeux circule autour des métairies :
Le foin remplit les cours, dans les grasses prairies
Les rires des faneurs partout sont entendus,
Et je vois les fusils aux foyers suspendus.

« Pour un jour de travail comme vous voilà belle !
« Votre galant du bourg, voisine, vous appelle ?
« — Non, railleur ! non, méchant ! à Vannes je m'en vais
« Ouïr une grand'messe en l'honneur de la paix.
« Les prêtres ont dressé l'autel sur la garenne,
« Et mon brave filleul, s'il faut qu'on vous l'apprenne,
« Celui qui s'est battu pour vous durant trois mois,

« De la main de son chef doit recevoir la croix.

« — Oh ! Dieu veille sur lui ! c'est un brave dans l'âme.

« Moi, je vais à mon pré. Gloire à vous, noble femme ! »

Quelle foule ! soldats, ouvriers et marchands,
Les hommes de la mer et les hommes des champs,
Et leurs filles aussi, sous les coiffes de neige,
Brillants comme des fleurs au milieu du cortége,
Fleurs de Loc-Maria, de Lî-mûr, de Ban-gor ;
Tous les prêtres enfin avec leurs chapes d'or ;
Mais, silence ! le diacre, à la main son calice,
Vient suivi de l'évêque et prépare l'office. —
Vous, pieux assistants, à genoux ! à genoux !
Et priez pour les morts qui prîront Dieu pour vous.
Surtout, pontifes saints, point d'hymnes de victoire,
Mais dites en pleurant la messe expiatoire
De ces fureurs de sang par qui sont envahis
Les fils d'un même père et d'un même pays.

Puis ces jeunes vainqueurs, purifiés et calmes,

Aux marches de l'autel iront cueillir leurs palmes. —

Hélas ! loin de l'étude un moment attirés,

Combien du bruit des camps restèrent enivrés !

Comme les laboureurs au sol qui les fait vivre,

Presque tous cependant revinrent à leur livre ;

Paré du ruban rouge, un d'eux, matin et soir,

Sur les bancs studieux fidèle vint s'asseoir ;

Il déposa l'épée, il oublia ses grades

Pour lutter de science avec ses camarades,

Mais, en classe, toujours le ruban glorieux

Fixé sur son habit éblouissait leurs yeux ;

Et quand l'enfant passait, souvent sa mère en larmes

A vu de vieux soldats qui lui portaient les armes.

IV

Ainsi, de l'avenir devançant l'équité,
Quand l'atroce clairon n'est plus seul écouté,
Pour nos fils j'expliquais ta dernière querelle,
Au joug des conquérants race toujours rebelle,
Qui portes dans tes yeux, ton cœur et ton esprit,
Le nom de Liberté par Dieu lui-même écrit.
Et cependant, pleurez, fiers partisans de Vanne !
Celle que nous suivions depuis la duchesse Anne,
Dans le sang se noya ! Les noirs oiseaux du Nord
Volèrent par milliers autour de l'aigle mort :
Les corbeaux insultaient à cette grande proie
Et dépeçaient sa chair avec des cris de joie !

SECONDE ÉPOQUE. — 1835.

I

Tes usages pieux, restes des anciens jours,

Bretagne, ô cher pays, tu les gardes toujours,

Et j'ai redit les mœurs et les travaux rustiques :

Oh ! si j'avais vécu dans tes âges antiques,

Lorsque, le fer en main, durant plus de mille ans,

Tu repoussais l'assaut des Saxons et des Franks,

Te levant chaque fois plus fière et plus hardie,

Toute rouge de sang et rouge d'incendie,

O grand Noménoé, Morvan, rivaux d'Arthur,

Maniant près de vous la claymore d'azur,

Quels chants j'aurais jetés dans l'ardente mêlée !

Toute gloire serait par la nôtre égalée.

J'ai la corde d'argent et la corde d'airain :

Mais il est pour le barde un maître souverain,

Le temps, qui fait la lyre ou paisible ou guerrière,

Et l'orne de lauriers ou de simple bruyère, »

Je suis fils de la paix. Pour de récents combats

Si cependant mon âme a trouvé des éclats,

Comme nos vétérans, après ces jours de fièvres,

Chanteur, je n'aurai plus que douceur sur les lèvres.

II

Vingt ans se sont passés : un de ces écoliers

Que Vannes vit paraître armés sous les halliers

Pour combattre, eux enfants, mais aux cœurs déjà gravés,

Celui qui revenait suivi de ses vieux braves ;

Un de ces écoliers, sage prêtre aujourd'hui,

Vit aux bords de la Seine en son pieux réduit.

Le riant presbytère avoisine l'église ;

Un jardin potager à peine les divise ;

Là, regardant un fruit, aspirant une fleur,

Il va, sans être vu, de sa maison au chœur ;

Pour chaque office il passe et repasse sans cesse ;

Là, dans ce doux enclos, il attend la vieillesse.

Mais pourquoi ce matin, aux heures du sommeil,

Dans les bois d'alentour devancer le soleil ?

L'oiseau n'a pas encor gazouillé sous la feuille,

Et lui, tout en marchant, il prie et se recueille ;

Faible et comme entraîné par quelque noir souci,

A ce vingt-et-un juin il va toujours ainsi...

C'est qu'il voit dans Auray courir sa bande armée,

Les Bleus viennent, l'on tire !... A travers la fumée

Un jeune homme, un enfant, au bout de son fusil
Tombe !... Hélas ! de sa main cet enfant périt-il ? —
Le premier jour d'été, quand le monde est en joie,
Voilà de son enclos quel penser le renvoie,
Et comment il revient, tout poigné de remords,
Dire, pour sa victime, une messe des morts.

II

Dès l'aube, il errait donc ainsi sous la feuillée,
Lorsqu'avec des albums, parmi l'herbe mouillée,
Un peintre voyageur perdu dans son chemin
Arrive, et faisant signe au prêtre de la main,
Demande s'il connaît sous le bois un passage
Vers certaine vallée amour du paysage.
Puis, tous deux échangeant quelques saluts courtois,
Le pasteur, à son tour, demande si parfois
Les vallons de Bretagne ont vu passer l'artiste :

« Ce pays plaît au cœur comme une chose triste.
Qui peindra les aspects changeants de sa beauté?
Des forêts à la mer, tout est variété :
Taillis, hameaux épars, landes, sombres rivages!
Partout l'âme y respire un parfum des vieux âges.

— Vous aimez la Bretagne, et moi, je l'aime aussi.
Ce lointain souvenir ne s'est point obscurci.
Dans un âge pourtant cher à celui qui tombe,
Sous les remparts d'Auray j'ai vu de près ma tombe.
— Dans Auray, dites-vous? Auray! Vous me troublez.
Je vis aussi ma tombe au lieu dont vous parlez !
— C'était dans les Cent-jours, j'étudiais à Rennes.
Ces temps vous sont connus, leurs discordes, leurs haines.
Le pays se soulève, on s'arme, nous partons.
Face à face bientôt nous voilà : tous Bretons.
Dans ce faubourg d'Auray je vois, je vois encore,
Moi, fédéré, portant le ruban tricolore,
Un chef des écoliers de Vanne, un ruban blanc :

Mon coup part, et soudain son coup me perce au flanc !
Plus que ma balle à moi cette balle était sûre.
Dieu sait combien de temps j'ai senti sa morsure ! »

Et le prêtre : « O Seigneur ! ô Vierge, il n'est pas mort !
Je dépose à la fin le fardeau du remord !
Je n'ai plus à marquer un sombre anniversaire !
Ma messe d'aujourd'hui n'est donc plus mortuaire !
Mutuels meurtriers, l'un l'autre embrassons-nous,
Et, tous les deux sauvés, fléchissons les genoux...
Puis venez à l'autel : devant le divin Maître
Arrivons en amis, et l'artiste et le prêtre. »

IV

Ensemble ils sont partis ; mais au bruit de leurs pas,
Les bruits de leurs discours ne se mêleront pas,
Tant l'heureux dénoûment de ces terribles drames

D'émouvants souvenirs occupe encor leurs âmes.
L'autel, à leur entrée, était vêtu de deuil,
Dans la nef, un tréteau figurait un cercueil :
Tout ce deuil disparut ; mais les lis du parterre,
Les roses tapissant les murs du presbytère,
Les feuillages légers, les plus riantes fleurs,
Dans les vases dorés unirent leurs couleurs.
Vêtu d'un ornement aussi blanc que la neige,
Le prêtre et son ami qui lui faisait cortége
Rentrèrent dans le chœur : un joyeux *Gloria*,
Sur lequel le pasteur avec force appuya,
Témoignait que la paix si longtemps attendue,
La paix à son esprit était enfin rendue,
Que de sombres pensers ne troublaient plus ses sens,
Et que son cœur brûlait comme un vase d'encens ;
Même des assistants, à voir ces airs de fêtes,
Souriaient, et la joie illuminait leurs têtes.

La messe terminée, entre les deux amis
Les longs épanchements furent enfin permis :
Une table dressée à l'ombre de la treille,
Où la fraise embaumait, où brillait la groseille,
Où le miel et la crème étalaient leur blancheur,
Les reçut : ô moments de calme et de fraîcheur !
Les prières aussi revinrent, les prières
Sont filles du bonheur autant que des misères ;
Heureux ou malheureux, l'homme s'adresse au ciel
Pour bénir le miel pur, pour écarter le fiel.

V

Toi que ces vétérans de nos guerres civiles
Invoquaient, pour jamais habites-tu nos villes,
Belle vierge au front d'or paré de blonds épis ?
Les vents qui t'éloignaient se sont-ils assoupis ?
A peine tu parais, ô divine Concorde,

Le rival, pardonnant à son rival, l'aborde ;

La main serre la main, le rire est dans les yeux ;

Viennent les amitiés et les amours joyeux ;

Le féroce armurier ne frappe plus l'enclume,

Pour le soc bienfaisant la forge se rallume ;

Au lieu des cris d'alarme et des tambours guerriers,

La place retentit du chant des ouvriers ;

La plus humble maison d'aisance s'environne,

Et l'art tresse au pays une noble couronne.

LE COMBAT DE LEZ-BREIZ

TRADUIT DU BARZAZ-BREIZ.

IXe SIÈCLE.

I

Bonheur de revivre aux temps primitifs
D'écouter leurs chants joyeux ou plaintifs,

Les chants glorieux que le peuple encor
Conserve en son cœur, fidèle trésor !

J'en veux traduire un... Guerriers d'autrefois,

De vos tertres verts sortez à ma voix.

II

Entre deux seigneurs un Frank, un Breton

S'apprête un combat, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,

Que Dieu le soutienne et marche avec lui. —

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,

Éveille un matin son jeune écuyer :

« Page, éveille-toi, car le ciel est clair ;

Page, apprête-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,

Dans le corps des Franks je veux la rougir.

— Maître, vous avez mon cœur et ma foi;

A cette rencontre irez-vous sans moi ?

— Que dirait ta mère, enfant sans raison,

Si je revenais seul vers sa maison ?

Si ton corps restait au milieu des morts,

Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

Maître, au nom du ciel, maître, parlez bas,

Et marchons tous deux à vos grands combats.

Moi, des guerriers franks je n'ai nulle peur :

Dur est mon acier et dur est mon cœur.

Maître, où vous irez avec vous j'irai.

Où vous combattrez, moi, je combattrai. »

III

Le seigneur Lez-Breiz, des Bretons l'appui,

Allait au combat, son page avec lui.

Passant à l'Armor, tout près du saint lieu,

Il voulut entrer et prier un peu :

— « Quand je vins chez vous, sainte Anne d'Armor,

La première fois j'étais jeune encor.

Avais-je vingt ans ? Je ne le crois pas :

Pourtant j'avais vu plus de vingt combats,

Combats où mon bras fit bien son devoir,
Mais gagnés surtout par votre pouvoir.

Si dans mon pays sans mal je reviens,
Mère, vous aurez part dans tous mes biens.

Un cordon de cire épais de trois doigts
Autour de vos murs tournera trois fois.

Dame, vous aurez, pour prix de mes jours,
Robe de brocart, manteau de velours.

Vous aurez aussi bannière en satin
Avec un support d'ivoire et d'étain.

Sept cloches d'argent sur votre beau front,
Le jour et la nuit, gaîment sonneront.

Puis j'irai trois fois remplir à genoux

Votre bénitier : Mère, entendez-vous ?

— Chevalier Lez-Breiz, va combattre, va :

Ton rival est fort, mais je serai là. »

IV

— « J'aperçois Lez-Breiz, suivi de ses gens,

Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

Bon ! un âne blanc est son destrier,

Beau licol de chanvre et même étrier.

Il a pour escorte un page, un enfant;

Mais ce nain, dit-on, vaut presque un géant.

— J'aperçois Lorgnèz suivi de ses gens,

Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

J'aperçois Lorgnèz tout cuirassé d'or,

Ils sont dix et dix, dix autres encor.

Maître, les voilà près du châtaignier,

Contre eux nous aurons grand'peine à gagner.

— Quand j'aurai sur eux étendu mon bras,

Alors sur le pré tu les compteras.

Que ton bouclier sur mon bouclier

Sonne ! puis marchons, mon jeune écuyer. »

V

— « Hé ! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz !

— Hé ! bonjour à toi, chevalier Lorgnèz !

Par l'ordre du roi, mon prince et seigneur,

Je viens t'arracher la vie et l'honneur.

— Chevalier Lorgnèz, retourne à ton roi :

De lui j'ai souci tout comme de toi.

Retourne à Paris, il est temps encor,

Montrer dans les bals ta cuirasse d'or.

Sinon, chevalier, je rendrai ton sang

Froid comme la pierre ou l'eau de l'étang.

— Chevalier Lez-Breiz, au fond de quel bois
As-tu vu le jour, chevalier courtois?

Mon dernier valet, hobereau si fier,
Fera bien sauter ton casque de fèr. »

A ces mots, Lez-Breiz tira vers le ciel
Son glaive d'acier, comme saint Michel.

— « Le nom de mon père, on ne le sait pas?
Eh bien, moi, son fils, tu me connaîtras! »

VI

— « Page, où courez-vous à travers le champ?
Vos bras sont couverts de fange et de sang.

Dans mon ermitage il faut vous laver.

— e cherche une source, où donc la trouver?

Je cherche de l'eau pour mon doux seigneur

Brisé de fatigue et tout en sueur.

Treize combattants tombés sous ses coups !

L'insolent Lorgnèz le premier de tous.

Treize autres guerriers sont tombés sous moi,

Et le reste a fui tout pâle d'effroi. »

VII

Il n'eût pas été Breton dans son cœur

Qui n'aurait point ri d'un rire vainqueur,

A voir les gazons, en mai reverdis,
Tout rouges du sang de ces Franks maudits.

Lez-Breiz sur leurs corps s'en vient s'accouder
Et se délassait à les regarder.

Il n'eût pas été chrétien dans son cœur
Qui n'eût, ce soir-là, pleuré de bonheur,

En voyant Lez-Breiz seul agenouillé,
Devant lui l'autel de larmes mouillé;

En voyant Lez-Breiz sur ses deux genoux,
Lui guerrier si fier et chrétien si doux :

— « O mère sainte Anne, ô reine d'Armor,
Pour moi dans ce jour vous étiez encor !

Voyez à vos pieds votre serviteur :

A vous la victoire ! à vous tout l'honneur ! »

VIII

Pour le souvenir d'un combat si grand,

Un barde-guerrier a rimé ce chant :

Que dans l'avenir il soit répété :

Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons

Et semez la joie aux cœurs des Bretons !

LA PAIX ARMÉE.

CHANT PREMIER.

L'ENNEMI.

I

Dans l'Ouest, quand s'éveillait la tempête sauvage,
J'ai vu des voiles noirs s'étendre sur la mer,
Puis des sons précurseurs parcouraient le rivage ;
Tout s'ébranle aujourd'hui, le monde est à l'orage
Et d'imposantes voix ont résonné dans l'air.

II

De grands faits sortiront de ces grandes paroles,
Ceux qui savent penser, ceux-là peuvent agir :
Honte, au jour du combat, aux dissensions folles !
Kléber et Jeanne d'Arc, mêlez vos banderoles !
Quand le pays commande, à chacun d'obéir.

III

Les enfants de la Grande et Petite-Bretagne
Se verront alliés dans les prochains combats,
Et ceux de la Bourgogne et ceux de la Champagne ;
Un seul penser, Anglais, Français les accompagne,
Et vers le même but ils marchent tous soldats.

IV

Un monstre lentement a grandi sur la glace
Qui pour nous dévorer s'avance insidïeux ;
Peuples des doux climats, avant qu'il nous enlace,
Nous aurons écrasé sa ruse et son audace :
Lorsqu'un monstre surgit, il naît aussi des dieux.

V

Bien des fils vont pleurer, hélas et bien des mères,
Et, seul, plus d'un vieillard à son feu s'assoira :
Aujourd'hui, grâce à Dieu, j'ai quitté nos chaumières,
Mes yeux ne verront plus ces angoisses amères,
Bien du sang va couler... et Moloch le boira.

VI

Debout, les bras tendus et les lèvres béantes,
Près du pôle, il atténd ceux-là qui vont mourir :
Engraissez le géant de leurs chairs pantelantes !
De l'Europe et d'Asie ô victimes sanglantes,
Moloch a faim... mourez, enfants, pour le nourrir !...

VII

Mais toi, l'Aigle vengeur, comme aux jours de conquête,
Vole à Stamboul ! Tu sais la route du Kremlin ;
Devant toi les Balkans abaisseraient leur crête ;
Aigle Frank, va sans peur de l'Aigle à double tête ;
Un monstre n'est pas fort, jeune il sent son déclin.

VIII

A l'Esprit de dompter la passion brutale,
Le Nord s'humilîra sous le noble ascendant ;
Que le savoir remonte à la source natale :
La lumière nous vient de l'onde orientale,
Renvoyez la lumière, onde de l'Occident !

IX

Et partout renaîtra l'ère des industries,
Des lettres et des arts, âge vraiment humain :
Aux barbares laissons leurs voraces furies ;
Sous notre ciel clément, sur nos terres fleuries,
Nous, cultivons la Paix, mais le glaive à la main.

X

Oui, l'Esprit de douceur, la patronne sacrée
Qui depuis quarante ans bénissait nos cantons,
Et les couvrait de fleurs et de moisson dorée,
La Paix nous reviendra, cette vierge adorée :
Paix, Gloire, Liberté, pour vous nous combattons!

28 février 1854.

CHANT DEUXIÈME.

LE CHANT DE GUERRE.

De la rade de Brest au fond de la Baltique,
Qu'il résonne ce chant venu de l'Armorique,
Emporté par la voix de mille matelots,

Aux murmures des vents, aux hurlements des flots :

Les canons de la France et ceux de l'Angleterre

A travers tous ces bruits mêleront leur tonnerre.

I

Non, la Croix ne va point soutenir le Croissant !

Elle soutient le faible et combat le puissant :

Chrétiens, en avant !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

II

Français, nous sommes nés pour les nobles combats,

Notre glaive défait et refait les États :

En avant, soldats !

Nous avons écrit sur notre bannière:

Russie, en arrière !

III

Que les flots des deux mers, les flots noirs et sans freins,

Mêlent leurs grandes voix à nos mâles refrains !

En avant, marins !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

IV

Il faut traquer l'ours blanc jusque dans son glacier,

Devant l'homme fuira le hideux carnassier.

En avant l'acier !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

V

Entre l'homme et la bête, oh ! c'est un grand duel !
Quand le brave succombe il renaît immortel :
En avant !... au ciel !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

Des bassins de Toulon vole à la Corne-d'Or,
Chant de guerre, et plus loin, refrains, volez encor !
Que marins et soldats, abrités sous les voiles,
Vous entonnent joyeux aux clartés des étoiles ;
Armez pour les combats et les bras et les cœurs,
Puis rentrez dans nos ports, couronnés et vainqueurs !

4 mars.

CHANT TROISIÈME.

A L'ALLEMAGNE.

I

Quand la France guerrière et la Grande-Bretagne
Fièrement ont tiré le glaive du fourreau,
Où donc est ton épée, ô tardive Allemagne ?
La victime t'implore et tu vois le bourreau.

II

Il reviendra de l'Est tout repu de sa proie,

Sur tes membres épars plus fort il reviendra,

A tes pleurs répondront des hurlements de joie :

Quel fer pour ta défense alors se lèvera ?

III

A l'ennemi commun ! — Hâte-toi de nous suivre !

Un cri de prévoyance éveille les esprits ;

Par des calculs d'un jour si tu cherches à vivre,

Dans ces filets trompeurs tes enfants seront pris.

IV

Tes bardes belliqueux, revêtant la cuirasse,

Combattirent les Franks dans leurs vers exaltés ;

Leur audace enflamma contre nous ton audace,

Pourtant de nos pensers viennent tes libertés.

V

Et tu restes muette en face des barbares,

Attendant le vainqueur pour passer sous sa loi !

« Une âme poétique avec des mains avares : »

Est-ce dans l'avenir ce qu'on dira de toi ?

VI

O lenteurs de vieillards ! Prudence molle et tiède !

L'élan rapide et fier seul prévient le danger.

A ton glaive, Allemagne ! — Et toi, noble Suède,

Songe que Charles douze est encore à venger.

10 mars.

CHANT QUATRIÈME.

LA JUSTICE.

Par ce vent âpre qui nous pousse,
La colère enfin monte à l'âme la plus douce :
Adieu la paix, les arts, le soin de son état,
Le bonheur d'épargner pour son fils, pour sa fille ;
Adieu les rêves d'or pour l'humaine famille ;
On s'endormit pasteur, on s'éveille soldat.

Au mal qui méconnaît toute voix juste et ferme,
Ton glaive, ami du Bien, Justice, met un terme :

Donc, en avant l'acier ! Brille, ô glaive vengeur !
Que ta lame d'azur se teigne de rougeur ! —

Tel un monstre hideux amené par un rêve
Et qu'avec des cris sourds la poitrine soulève,
Tel du Nord au Midi, de l'Est à l'Occident,
Polype monstrueux, le colosse s'étend.

Des bords de la mer Noire aux bords de la mer Blanche
Des suçoirs, dont jamais l'âpre soif ne s'étanche,
Plongent ; on sent peser des millions de bras,
Mais une tête, un cœur le monstre n'en a pas...

Eh bien, sans nul souci du cœur et de la tête,
Tour à tour retranchons tous les bras de la bête !

Prends ta hache, ô Napier, ta hache, ô Parseval !

Héros de l'Orient, sus, sus à l'animal !

Quand les fers tomberont de chaque prisonnière,

Que la noble Pologne échappe la première :

Montre encor dans nos rangs, fille de Kosciusko,

Et la lance légère et le léger schako !

Puis, à vous, Finlandais ! A vous, ô Scandinaves !

Braves, signalez-vous dans les combats des braves.

Frappez, frappez encor ! — Combien en reste-t-il ?

A toi nous arrivons, héroïque Schamyl.

O prophète guerrier, prince de Circassie !

Non, le Nord n'aura point cette fleur de l'Asie.

La Chersonèse antique aux grands noms fabuleux,
Aux mystères profonds comme un ciel nébuleux,

Tranchera les longs fils qui l'attachent au centre :
Bien ! — Le polype immense est réduit à son ventre.
Qu'il reste en ce milieu. — Nous, enfants des Gaulois,
Amis des nobles arts et des paisibles lois,

Du lot qui nous est fait sachons nous rendre dignes,
Fils d'un sol qui produit les lauriers et les vignes.

30 juillet.

LIVRE TROISIÈME

LE LABOUREUR OUVRIER.

Quand l'ancien laboureur retourna de la ville,

L'automne souriait dans un ciel radieux,

Bien des oiseaux chantaient sur la branche immobile,

La joie était sur terre et la paix dans les cieux.

Lui, son œil était sombre et son visage pâle,

Ses rustiques cheveux n'entouraient plus son front,
Sous sa blouse en lambeaux, tout flétri par le hâle,
Il cheminait courbé, comme sous un affront.

Pourtant, on l'avait vu, dans ces bois, ces prairies,
Au milieu des grands bœufs bondir, léger chevreau,
Mieux qu'un oiseau chanter ses jeunes rêveries,
Et des luttes rentrer en triomphe au hameau.

A vingt ans désigné pour porter la bannière,
Cette épreuve alarmait sa mère avec raison ;
Mais sous l'énorme poids que sa marche était fière !
Ses reins ne ployaient pas : jeune et nouveau Samson !

Et deux yeux noirs brillaient dans un rose veuvage,
Ils se levaient de loin vers le noble vainqueur :
Le drap d'or s'inclina doucement au passage
Et le salut muet s'échangea dans leur cœur.

Le reconnaîtrez-vous, ô taillis, ô fontaines,
Croix de pierre où parfois il priait à genoux ;
Ouvrier déformé par ses courses lointaines,
Hommes de son pays, le reconnaîtrez-vous ? —

Il voit un laboureur qui mène sa charrue,
Un ami ; sur la route il murmure envieux :
— « Son front n'a pas un pli, sa force s'est accrue ;
Qu'il va dans son bonheur calme et majestueux !

Ainsi tous ils viendront à la messe, dimanche,
Dans l'église apportant une fraîcheur des bois ;
Leur habit sera blanc, leur âme sera blanche :
Pour chanter le *Credo* tous n'auront qu'une voix.

Et, de tous entouré, le prêtre dans sa chaire
Proclamera les noms qui vont s'unir demain :
Ah ! s'il doit vous nommer, ô vous qui m'étiez chère,

Que j'expire à l'instant, ici, sur le chemin !...

Mais, d'abord, sois ici maudite, ville infâme,
Toi qui me détournas de mes premiers penchants ;
Usine, qui flétris mon corps avec mon âme :
Vous par qui j'ai perdu le simple amour des champs ! »

Voilà dans quelle angoisse il gagna sa chaumière
Où sa mère filait, bien affaiblie, hélas !
Troublée, elle hésita, la pauvre filandière ;
Mais son cœur s'éveillant, elle ouvrit ses deux bras.

Longtemps elle ferma sur lui la douce chaîne,
Puis, leurs pleurs répandus et leurs cœurs soulagés,
Elle ouvrit bruyamment un grand bahut de chêne
Où brillaient des habits avec amour rangés :

La braie aux larges plis, orgueil de la Cornouaille,

Le surtout d'un bleu clair brodé sur chaque pan,
La ceinture de cuir qui tient ferme la taille,
Le chapeau large orné d'une plume de paon.

— « Vois-tu les ornements, mon fils, de ton bel âge ?
J'allais, soir et matin, visiter ce trésor,
Sur tes jeunes habits penchant mon vieux visage ;
Et sur eux je pleurais et je pleurais encor !

Demain, réveille-toi dans toute ta noblesse !
Bien des yeux en passant se tourneront vers nous :
Mon fils, que tu seras superbe à la grand'messe !
— Que je serai joyeux, ma mère, près de vous ! »

LA FLEUR DE LA TOMBE.

A MISTRESS AUGUSTA HOLMES.

Oui, même dans nos jours turbulents ou moroses,

Il est des cœurs riants ouverts aux humbles choses,

Nature, celles-là qui ne lassent jamais

Et qu'avec tant d'amour dès l'enfance j'aimais !

Un soir je rencontrai, traversant la prairie,

Sulia, svelte enfant, compagne de Marie ;

Une fleur dans sa main brillait comme de l'or ;

Grave, elle murmura : « C'est l'âme de Grégor !

Bientôt viennent les froids : ce soir, au cimetière,

J'ai retiré la plante et sa motte de terre,

Et je veux l'abriter près de notre maison,

Pour la voir refleurir à la belle saison. »

Sous ses cheveux dorés, le pâtre au blanc visage,

Je l'avais bien connu : son âge était mon âge ;

Comme j'aimais Marie, il aimait Sulia ;

Le plaisir d'en parler tous les deux nous lia.

Pendant le catéchisme ou les libres dimanches,

Tout en cherchant des nids sous les épines blanches,

Oh ! les longs entretiens sur nos chères amours !

Récits toujours pareils, pleins de charme toujours !

Et les grands amoureux, les belles amoureuses,

Dont les yeux échangeaient des flammes langoureuses,

Quand près d'eux nous passions légers, faisant les fous,
Ne portaient pas des cœurs plus sérieux que nous.
Il mourut le matin de sa treizième année !
Mais sur son tertre vert, la treizième journée,
Une fleur apparut jaune comme de l'or,
Et chacun s'écria : « C'est l'âme de Grégor! »
Et tous, dès qu'ils voyaient la tombe merveilleuse,
De ralentir leurs pas ; puis, d'une main pieuse,
En passant chaque ami soulevait son chapeau,
Et les filles jetaient sur la fleur un peu d'eau.
Cette fleur, Sulia, l'enfant grave et fidèle,
La tenait sur son cœur quand j'arrivai près d'elle ;
Mais à l'air vif du soir les feuilles d'or s'ouvrant :
« Voici qu'il meurt encor! » cria-t-elle en pleurant ;
Et la fragile fleur, de ses pleurs arrosée,
Sembla se ranimer comme sous la rosée.
Dans la prairie alors reprenant son chemin,
La vierge s'éloigna, son trésor à la main ;

Mais pour la contempler bientôt elle s'arrête,
Et vers le doux parfum elle incline la tête.
Non loin de la maison, à l'ombre du courtil,
J'ai vu la tige croître et briller en avril :
Aux yeux de Sulia (riantes destinées !)
Grégor fleurit toujours dans ses jeunes années...
Religion des morts ! N'ai-je pas vu plus tard
Un lait pur arroser le cercueil d'un vieillard,
Nuit et jour la prière à genoux sur sa tombe?
N'ai-je pas vu languir de douleur la colombe ?
Hélas ! s'il est des cœurs prompts à se délier,
D'autres veulent mourir plutôt que d'oublier.

LE BARDE RI-WALL.

III^e SIÈCLE.

Des temps qui ne sont plus écoutez une histoire.
Les méchants ont parfois leur châtiment notoire :
Tel le barde Rî-Wall. Depuis quinze cents ans,
Sa mort fait chaque hiver rire nos paysans,
Lorsque le vent du soir au dehors se déchaîne
Et qu'au fond du foyer brille un grand feu de chêne.

*

Quand Rî-Wall le rimeur disparut tout à coup
Dans la fosse où déjà s'était pris un vieux loup,
Devant ces blanches dents, devant ces yeux de braise,
Le barde au pied boiteux n'était guère à son aise.

Lui qui raillait toujours, certe il ne raillait plus ;
Et dans son coin, le loup, tout piteux et confus,
Ses poils bruns hérissés et sa langue bavante,
Épouvanté, tâchait d'inspirer l'épouvante.

Tous deux se regardaient : « Hélas ! pensait Rî-Wall,
Avec ce compagnon il doit m'arriver mal !
Et ce mal, juste ciel, vient sur moi par votre ordre !
Oui, je serai mordu, moi toujours prêt à mordre :

« Que j'échappe, et je prends la douceur des ramiers !
Sur les galants balcons, sur les nobles cimiers,
Je roucoule ! et mes chants, lais, virelais, ballades,
Plus que tes vers mielleux, ô Roz-Venn, seront fades. »

Même ici son humeur maligne le poussait.
Mais le loup lentement, lentement avançait ;
Rî-Wall sentait déjà son haleine de flamme :
Et point d'arme, grands dieux ! un bâton, une lame !...

Une arme qu'un nœud d'or suspendait à son cou,
Le barde l'entendit résonner tout à coup :
La harpe dont la voix peut adoucir les bêtes,
Éteindre l'incendie et calmer les tempêtes !

« Toi qui dans son palais fis trembler plus d'un roi,
O harpe redoutable, ô mère de l'effroi,
Ici, fais sans aigreur sonner la triple corde :

Harpe, sois aujourd'hui mère de la concorde ! »

Et du son le plus clair d'un doigt léger tiré,
La harpe obéissante a doucement vibré,
Et toujours murmuraient les notes argentines
Comme au matin la brise entre des églantines ;

Et la bête, soumise au charme caressant,
Recule, puis se couche et clôt ses yeux de sang ;
Mais qu'un instant la harpe elle-même sommeille,
La bête menaçante en sursaut se réveille.

Alors le malheureux jette un peu de son pain
Au monstre dont les dents s'allongent par la faim ;
Puis il reprend son arme, et l'instrument sonore
Sous les savantes mains de s'animer encore.

Ainsi durant trois jours, ainsi durant trois nuits.

Des pâtres, attirés par ces étranges bruits,
Et les serfs, les seigneurs, des clercs, plus d'une dame
Que le malin rimeur avait blessés dans l'âme,

Sur la fosse penchés, disaient : « Salut, Ri-Wall !
Lequel sera mangé, le barde ou l'animal ? »
Et la troupe partait en riant, et leur rire
Du sombre patient aigrissait le martyre.

Seul, Roz-Venn le chanteur vit d'un œil de pitié
Celui dont il sentit souvent l'inimitié :
« Prenez, lui cria-t-il, le bout de mon écharpe ! »
Mais le barde expirait tout sanglant sur sa harpe

La fosse fut comblée, et, la main dans la main,
Dames, clercs et seigneurs chantaient le lendemain .
« Ri-Wall est chez les morts, que l'enfer lui pardonne !
Ri-Wall chez les vivants ne mordra plus personne. »

* * ,

Assis dans son foyer, les pieds sur le tison,

Voilà ce que contait un vieux chef de maison.

Il reprit : « Fuyez donc, mes enfants, la satire ;

Mais aimez la gaîté sans fiel, aimez le rire,

Tel qu'il brille à cette heure, Héléna, dans vos yeux :

La gaîté d'un bon cœur rend tous les cœurs joyeux. »

LES MOISSONNEURS.

Lorsqu'un nuage épais, vers le temps des moissons,
Vient recouvrir la ville et fond sur les maisons,
Quand la grêle bondit sur les toits, quand la rue
Roule une onde fangeuse incessamment accrue,
Observant à l'abri l'orage et ses dangers,

Aux tristes campagnards, citadins, vous songez.
Leur malheur est le vôtre. Oui, vous cherchez d'avance
Comment le métayer paîra sa redevance ;
Le pauvre avec frayeur prévoit l'hiver prochain,
Et l'on parle déjà de la cherté du pain. —

Hommes mûrs et vieillards, jeunes gens, jeunes filles,
Tous ils étaient venus, armés de leurs faucilles,
Dès la pointe du jour, un jour limpide et bleu,
Et que l'ardent soleil bientôt rougit de feu.
Jusqu'à midi sonnant leurs bras forts et superbes
Ont abattu les blés vite formés en gerbes ;
Mais les rires, les mots joyeux et les chansons
Animaient au travail et filles et garçons ;
En fauchant les épis, en liant les javelles,
Les défis s'échangeaient et les tendres querelles :
— Renouez vos cheveux, ô Lilèz, et chantez !
— Héléna, tous mes chants sont à vous ; écoutez !

LILÈZ.

« Ma barbe est blonde encor, je ne suis qu'un jeune homme ;
Parmi les moissonneurs pourtant on me renomme :
Quand je vais près de vous, Léna, coupant le blé,
Mon ardeur, je le sens, et ma force ont doublé.

« Avec vous dans les bois que ne suis-je fauvette !
On vivrait, belle enfant, sans peur de la disette.
Bienheureux les oiseaux ! ils ne travaillent pas
Et trouvent en chantant leurs faciles repas.

« Moi, j'ai les yeux tournés vers certaine chaumière :
Sortirez-vous enfin, madame la fermière ?
Vous si charmante à voir quand vous venez à nous
Avec les plats fumants, le cidre frais et doux ! »

A peine il achevait ces plaintes émouvantes,
Que parut la fermière avec ses deux servantes ;
Soudain, trêve aux chansons ! mais, pour quelques instants,
N'en remuaient pas moins les langues et les dents.
A l'ombre ils savouraient, couchés sur l'herbe épaisse,
La succulente odeur de la soupe de graisse,
Le lard sur le pain noir fondant et la liqueur
Qui rafraîchit la bouche et ravive le cœur.
Ensuite un bon sommeil. Puis, d'un nouveau courage,
Sur les épis sonnants recommença l'ouvrage.
Les dos étaient courbés. mais un lointain brouillard
Par moments soulevait l'œil de plus d'un vieillard :
— « A l'œuvre, mes enfants, à l'œuvre ! » — Et sans relâche,
Le front tout en sueur, chacun pressait sa tâche.

L'orage cependant, et plus sombre et plus lourd,
Comme un dôme pesait sur l'église du bourg,
De ses flancs s'échappaient de longs éclairs bleuâtres

Qui faisaient fuir au loin les troupeaux et les pâtres ;
De larges gouttes d'eau tombaient ; les moissonneurs
N'ayant plus qu'un recours, le Seigneur des Seigneurs,
Par le sable volant leurs figures souillées,
Se mirent à genoux sur les gerbes mouillées ;
Leurs faucilles gisaient éparses devant eux ;
Les mains jointes, ainsi parlaient ces malheureux.

LA FERMIÈRE.

Oh ! perdre en un moment le travail d'une année !
Voir languir dans la faim toute la maisonnée !
Pauvres petits enfants, avec quoi vous nourrir ?
O mes chers innocents, nous n'avons qu'à mourir.

LE FERMIER.

Oui, mourir ! le courage ici manque au plus ferme.

Vienne l'automne, hélas ! comment payer ma ferme ?

Ah ! dans ce champ maudit, quand mes mains l'ont bêché

Sans doute j'arrivais chargé d'un grand péché.

L'AIEUL.

Non, vivez, ô mon fils, Dieu même vous l'ordonne.

Il rend ce qu'il a pris, il châtie et pardonne.

Dans ce malheur commun, seul, je vois bien ma part :

C'est à moi de mourir, inutile vieillard.

Le vieillard désolé se tut, car sur sa tête

Dans toute son horreur mugissait la tempête :

Le tonnerre éclata !... Mais aussitôt dans l'air

Par trois fois l'*Angelus* tinta paisible et clair ;

Un de ces rayons d'or qui précèdent les anges

Illumina le ciel ; puis, changements étranges !

Comme il était venu, le nuage pesant

Du côté de la mer et vers l'ouest s'avançant,
On vit, nouveau déluge, on vit ses eaux troublées
Tomber, tomber à seaux dans les ondes salées ;
Tous les monstres marins hors des flots bondissaient,
Et sur les blonds épis les moissonneurs dansaient.

LILÈZ.

« Il faut chanter le blé ! Jeunes gens, jeunes filles,
Élevez sur vos fronts et frappez les faucilles !
Le blé fait vivre l'homme ; amis, en son honneur
Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.

« C'est un présent divin. Durant les mois de neige,
Dans ses flancs maternels la terre le protège ;
Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour
Celui qu'elle nourrit neuf mois avec amour.

« Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :
Le grain est fils du ciel, cet époux de la terre ;
Pour le faire grandir tous deux n'épargnent rien :
Votre enfant le plus cher n'est pas soigné si bien.

« Si la tige au printemps languit frêle, épuisée,
Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,
Et des souffles légers comme les papillons
La bercent mollement dans le creux des sillons.

« Pour apaiser sa soif ardente, les nuages
S'assemblent : quels flots d'or nous versent les orages !
Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,
Dit : — Séchez le froment, ô mon astre vermeil !

« Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,
Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure ;
Dieu même a consacré le céleste présent :

— Mangez, voici ma chair; buvez, voici mon sang. »

LES MOISSONNEURS.

« Honneur, honneur au blé ! Trois fois, garçons et filles,
Faisons reluire en l'air et sonner les faucilles ! »

Et tous, jusqu'aux vieillards un moment rajeunis,
Chantaient, et sous leurs pieds bruissaient les épis.
Le dimanche suivant, une gerbe votée
A l'église du bourg en pompe était portée,
Et le prêtre disait, la posant sur l'autel :
« Gloire et remercîment à l'ange Gabriel ! »

AUX POETES PROVENÇAUX.

A LEUR RÉUNION DU 21 AOUT 1853.

I

S'il me vient un appel de ma terre natale,
Soudain j'accours, pieux chanteur ;
Ainsi parmi vos rangs, convié, je m'installe,
En esprit du moins, et de cœur.

II

Oh! quand l'Art réunit ses enfants magnanimes
Dans un synode harmonieux,
Avec des flots de vin coulent des flots de rimes :
On dirait un banquet des dieux.

III

Ici chantons d'abord LUI, la cause des causes ;
Puis les juges du Gai-Savoir,
Les Dames ; l'Art enfin qui mène aux grandes choses
Et les reflète en son miroir.

IV

Le rameau d'olivier couronnera vos têtes,

Moi, je n'ai que la lande en fleurs :

L'un symbole élégant de la paix et des fêtes,

L'autre, symbole des douleurs.

V

Unissons-les, amis ! — Les fils qui nous vont suivre

De ces fleurs n'ornent plus leurs fronts ;

Aucun ne redira le son qui nous enivre

Quand nous, fidèles, nous mourrons...

VI

Mais peut-elle mourir la brise fraîche et douce ?

L'aquilon l'emporte en son vol,

Et puis elle revient légère sur la mousse :

Meurt-il le chant du rossignol ?

VII

Non ! tu ranimeras l'idiome sonore,
Belle Provence, à son déclin;
Sur ma tombe longtemps doit soupirer encore
La voix errante de Merlin.

VIII

Mères, tout en filant, apprenez à vos filles
Les mots antiques du pays ;
Dans les champs, sur les flots, prudents chefs des familles,
A ce miel nourrissez vos fils.

IX

La langue du pays, c'est la chaîne éternelle

Par qui sans efforts tout se tient ;

Les choses de la vie on les apprend par elle,

Par elle encore on s'en souvient.

X

Un mot dit en passant vous fait trouver un frère,

Joyeux on s'aborde en chemin :

— «Vous êtes de mon bourg ! Vous connaissez ma mère !

Et la main vient serrer la main.

XI

Nature, oh ! quels accords sous tes bois, sur tes plages

Pour célébrer le roi du ciel !

L'homme aussi doit avoir mille et mille langages

Dans le concert universel. —

XII

Sur ce thème mes vers sans fin voudraient éclore,
Mais aux savants rimeurs leurs tours :
Assez qu'ils aient admis sur la terre de Laure
Le barde près des troubadours.

Paris.

L'ÉOSTIK OU LE ROSSIGNOL.

Tiré du breton et de Marie de France.

XIIIe SIÈCLE.

A M. AUGUSTE LE PRÉVOST.

I

Ses mains sur sa figure, une jeune épousée,

Un jour, dans Saint-Malo, pleurait à sa croisée :

— « Las ! mon cher oiselet ! las ! ils l'ont mis à mort !

« Adieu, joie ! » Et ses pleurs amers coulaient plus fort ;

Car elle avait jadis connu les douces larmes
Et les nuits de bonheur avant ce jour d'alarmes.

II

— « Dites, ma jeune épouse, au milieu de la nuit,
Pourquoi donc vous lever si souvent et sans bruit ?

Quand je dors près de vous, mon épouse nouvelle,
Pourquoi me laisser seul ? — Sire, répondit-elle,

C'est qu'à l'heure où la lune illumine les eaux,
J'aime à voir sur la mer passer les grands vaisseaux.

— Non ! ce n'est pas pour voir la mer et les étoiles !
Ni sur les grandes eaux passer les grandes voiles !

Çà, madame, parlez sans leurre à votre époux :

Au milieu de la nuit pourquoi vous levez-vous ?

— Quand mon petit enfant dans sa couche repose,

J'aime à voir ses yeux clos et sa bouchette rose.

— Non ! ce n'est pas pour voir le sommeil d'un enfant

Que, pieds nus, de mon lit vous sortez si souvent !

— Mon vieil et cher époux, grâce pour votre dame !

Voici tout mon secret, pur caprice de femme :

La nuit un rossignol chante en notre jardin ;

Dès que la mer s'endort, lui s'éveille soudain ;

Sur le rosier en fleur jusqu'à l'aurore il chante,

Et si douce est sa voix, si claire, si touchante ! »

La jeune dame ainsi parlait au vieux seigneur

Qui murmurait, songeant à venger son honneur :

— « Mensonge ou vérité, vertueuse ou parjure,

Demain le rossignol sera pris, je le jure. »

Le jour venant à luire, il dit au jardinier :

— « Mon ami, pour un jour laisse là ton métier.

Un souci me travaille : à peine je sommeille,

Qu'un maudit rossignol dans le clos me réveille ;

Dresse donc tes gluaux, d'engins couvre le sol :

Je te baille un sou d'or si j'ai le rossignol. »

L'oiseleur fit trop bien son métier, et le traître

Prit un chanteur nocturne et l'offrit à son maître ;

Et quand le vieux seigneur tint le pauvre captif,

Il rit d'un méchant rire, et, serrant le chétif,

Brusquement l'étouffa ; puis, d'une main jalouse,
L'ayant jeté saignant au sein de son épouse :

— « Tenez, dame, voici votre cher oiselet !
Je l'ai pris. Mort ou vif, n'est-ce pas qu'il vous plaît? »

III

Un jeune homme, apprenant bientôt cette aventure,
Disait, et de longs pleurs sillonnaient sa figure :

— « Oh ! combien la jeunesse a de sombres ennuis !
Adieu, ma bien-aimée, adieu nos belles nuits !

Mon regard n'ira plus, la nuit, chercher le vôtre :
Adieu nos doux baisers d'une fenêtre à l'autre ! »

Mais le pauvre oiselet mort par leur amitié,
La dame et son fidèle en eurent grand'pitié :

En un gentil coffret tout d'or fin et d'ivoire,
Le petit corps fut mis bien entouré de moire ;

Puis autour du coffret l'histoire on raconta,
Et l'amant sur son cœur jour et nuit le porta.

LA LICORNE.

PORTRAIT DE LA LICORNE.

Merveilleux animaux, cerfs aux ramures d'or,

Vous, dragons écaillés veillant sur un trésor,

Oiseaux devins, poissons dont la voix étouffée

Éclatait pour répondre à la voix d'une fée,

Êtres évanouis, chers aux bardes anciens,
Vous viviez dans leurs vers, renaissez dans les miens !

Au féerique troupeau je mêle la licorne,
Cette fille des monts d'où sortit pour l'Arvor
L'idiome sacré que nous parlons encor :
Là, sur l'Himalaya, près du Gange sans borne,
Celle qui sur le front a pour arme une corne
Errait libre, sauvage, hostile à l'éléphant.
La trompe en vain bravait le glaive triomphant,
Car l'animal subtil, près de se mettre en guerre,
Aiguisait avec art son arme sur la pierre.
Puis elle revenait sous le rameau bénit
Où le ramier paisible avait posé son nid,
Et, fermant ses yeux clairs, se couchant sur la mousse,
Heureuse elle écoutait roucouler la voix douce.

Belle innocence, tu charmais

Celle que le méchant n'épouvanta jamais,

Ta faiblesse domptait seule la noble bête :

Sous la main d'un enfant elle courbait la tête.

La vierge qui pleurait sous d'odieux soupçons

S'écriait : « Chassez-moi des temples, des maisons !

Sous l'arbre où le ramier gémit est mon refuge,

La licorne sera mon juge :

Coupable, de son glaive elle ouvrira mon cœur ;

Pure, elle me suivra comme on suit une sœur. »

De la jeune Vâli pareille fut l'histoire :

Vierge à la peau dorée, à la prunelle noire,

Ses cheveux reluisaient blondis par les safrans,

Couleur que l'Inde envie à la terre des Franks...

Et sous ses lèvres de l'ivoire !

LE ROI ET VALI.

Or dans Madras vivait un roi plein de savoir,
Le grand poëte indou le peint avec délice :
Un prince hospitalier, ami de la justice,
Ayant sur tous ses sens un absolu pouvoir,
Esprit dénué d'artifice.
Sa promesse toujours ce roi l'accomplissait ;
Les pauvres le nommaient père lorsqu'il passait :
Aimé des ignorants, des lettrés et des prêtres,
Il soignait l'animal, il relevait la fleur ;
Ce sage avait mis son bonheur
Dans le bonheur de tous les êtres.

Au brahmane Asava le roi disait un jour :
« Dans la jeune Vali j'ai placé mon amour,
Et, si son cœur est pur, je la veux pour épouse. »

L'ermite souriant dit : « Pour l'âme jalouse,
Un défaut apparaît dans le plus pur cristal,
Il s'exhale un poison des parfums du santal.
Un roi juste est tombé dans ces craintes amères ;
Mais la licorne est forte et combat les chimères ;
Son œil clair et serein voit le bien, voit le mal. »

Où la licorne fait son gîte,
Voilà comme Vali vers le soir fut conduite.

L'ÉPREUVE DE LA LICORNE.

Sous un tertre dont le jasmin
D'une neige de fleurs la parfume et l'inonde,
Elle faisait briller des pierres de Golconde
A ses doigts effilés tout roses de carmin ;
Au-dessus de son front, dans les feuilles nouvelles,
Près d'un ramier chantait un bengali :

« Oh ! je t'aime, Vali ! Vali ! »

Pour lécher ses deux mains accouraient les gazelles,

Et le soleil couchant, le radieux soleil

La montrait toute d'or dans un réseau vermeil.

Le brahmane et le roi, couchés dans la verdure,

En silence attendaient la fin de l'aventure.

Sur les pics d'alentour, terrible, aigre, perçant,

Un long hennissement est sorti de la nue,

Et la licorne, s'élançant,

Tombe les pieds en l'air et sur sa corne aiguë.

Bientôt elle aperçoit Vali

Sous les rets d'or du crépuscule :

Le poil tout hérissé, d'abord elle recule,

Puis sous son corps tremblant ses jarrets ont faibli.

Pareille au lévrier qui voit trembler la verge,

Rampante elle s'approche, elle s'approche en rond ;

Enfin aux genoux de la vierge,

Amoureuse et soumise, elle pose son front.

Et le ramier, l'ami fidèle,

Le ramier, messager d'amour,

Sur la corne venant s'abattre à tire d'aile,

Roucoula !... Dans l'air bleu disparaissait le jour.

VALI REINE.

Entre le roi très-sage et le pieux brahmane,

Comme Vali rentrait pure dans sa cabane !

Enlacé par une liane,

L'animal la suivait, l'animal merveilleux

Dont le cœur bien-aimant voit plus clair que nos yeux ;

Il la suivit jusqu'à la tombe,

Terrible à l'éléphant et doux à la colombe.

LES BAINS DE MER.

LA MAISON.

Sage qui tient son âme ouverte à l'avenir :

Hélas ! je vis d'espoir moins que de souvenir.

Mon chant mêlé de plainte est pour tout ce qui tombe,

Je visite un berceau moins souvent qu'une tombe.

Ce que j'aime ira-t-il sous la commune loi ?

Verrai-je en mon pays, ô mon cher de Belloy,

Tout pâlir, les enfants au langage infidèles,

Et les men-hîr brisés pour les routes nouvelles ?

Je veux, poëte ami, dans un vivant tableau,

Montrer le temps ancien devant le temps nouveau. —

La maison du marin, dans la mer réfléchie,

D'une chaux vive et claire est récemment blanchie ;

Une vigne l'entoure, et devant l'humble lieu,

Son fils entre ses bras, est la mère de Dieu.

Malgré le poids des ans, brave encore et légère,

Voici comme un matin parlait la ménagère :

« — La chaleur est venue et la saison des bains ;

Mon mari, mes enfants, n'épargnons pas nos mains :

Mettez dans chaque lit une couche de paille,

D'un bel enduit de chaux recouvrez la muraille,

A défaut de richesse ayons la propreté,
Une maison riante et pleine de clarté.
Ceux que l'été conduit sur ces pauvres falaises
Dans leurs grandes maisons avaient toutes leurs aises :
A ces corps épuisés, à ces esprits souffrants,
Soyons hospitaliers... Enfin, pour être francs,
Cette saison apporte au logis une somme
Telle que nul filet n'en recueille, mon homme !
La dot de notre fille ainsi va s'amassant,
Et le fils a déjà gagné son remplaçant.
Pour Dieu, ne grondez plus ! Des moissons aux vendanges
Habitons le hangar, les étables, les granges ;
A d'autres la maison : quand ils seront partis,
Riches nous rentrerons, pauvres étant sortis. »

D'une voix qui commande, ainsi parlait la mère ;
Mais sombre était le fils et sombre aussi le père. —

Avec leurs voiles verts, avec leurs feutres gris,
Arrive cependant de Nantes, de Paris,
Le monde des baigneurs. Assemblés sur la grève,
Ils contemplent les flots qu'ils n'avaient vus qu'en rêve.
Le grand spectacle emplit leur esprit et leurs yeux ;
Tous, jusques aux parleurs, deviennent sérieux :
Quel magique opéra, quelle ardente peinture
Devant toi ne pâlit, souveraine nature !

Chaque jour a sa fête : et d'abord dans la mer,
Dans ces flots écumeux chargés de sel amer,
On se plonge, on reçoit les assauts de la lame,
Et le corps affaibli se ranime avec l'âme.
De nageurs se faisant apprentis matelots,
Ils suivent les pêcheurs au milieu des îlots.
Noirmoutiers à leurs pas ouvre son sanctuaire :
Moines qui blanchissez cet antique ossuaire,
Vous, morts dans le silence et les austérités,

Que vous devez gémir de ces légèretés !...

Mais vous vous rendormez paisibles dans vos tombes

Au long roucoulement de vos sœurs les colombes. —

Visitant chaque îlot et leurs roches à pic,

Les barques vont ainsi tout le long de Pornic.

Dans les terres parfois de longues promenades

Emportent à grand bruit désœuvrés et malades.

Les dames, hardiment suivant leurs cavaliers,

Passent, brillants éclairs, à travers les halliers ;

D'autres, qu'a transportés leur calèche superbe,

Descendent et gaîment font un repas sur l'herbe,

Tandis que sur le bord d'un taillis, à l'écart,

Son album déployé, rêve un ami de l'art.

Au retour, les bains frais où vient trembler la lune,

Le bal sous les bosquets, le concert sur la dune,

Mille intrigues ; enfin, baigneurs, vous le savez,

Les plaisirs... et les maux de Paris retrouvés.

Quel est donc parmi vous, sous un chapeau de paille,
Ce porteur éternel d'un binocle d'écaille,
Tout de la tête aux pieds habillé de nankin,
Qu'une rime très-riche a surnommé faquin?

Oh ! le fils du pêcheur et de la bonne hôtesse
A senti son esprit déborder de tristesse.
Il quitte pour trois mois son logis, son bateau.
Adieu! — Comme il passait sous les murs du château,
Trouvant le vieux recteur, il découvre sa tête;
Puis, sa course reprise, à la fin il s'arrête
Près d'un immense amas de dôl-men renversés,
Énigmes pour nos temps, titres des jours passés;
Là, tourné vers le port et sa maison natale,
Le jeune Gratien pleure, et son cœur s'exhale :

« Adieu donc, mon pays, puisqu'on n'y vit plus seul !
Enclos où dans ses bras me portait mon aïeul,

Église où tout enfant j'allais servir la messe,
D'où si léger, si pur, je sortais de confesse,
Adieu ! Mais, flots amers, nids des bois, prés en fleurs,
J'emporte vos parfums, vos chansons, vos couleurs.
Ah ! de loin j'aperçois ma barque et ses deux rames !
Demain avec un autre elle fendra les lames...

C'est une chose étrange en moi, cœur si chrétien,
Frère de tous, cherchant toujours quelque lien :
Tout, hors de mes amis, m'emplit d'inquiétude,
J'ai besoin du silence et de la solitude.
Bonheur de vivre seul et maître dans son bourg !
Tout le jour on travaille, et le soir on discourt,
Attablés en buvant sur le seuil de l'auberge,
Puis chacun va dormir sous ses rideaux de serge.
Le dimanche, après messe et vêpres et sermon,
Les boules bruyamment courent sur le gazon.
Dans mon heureuse enfance ainsi vivaient nos pères :
Les fronts étaient joyeux, les mœurs étant sincères...

Oh ! par les citadins nos champs sont envahis !

Mais nos souliers ferrés vont-ils dans vos pays,

Hommes vains et légers, et vous, ces élégantes

Par qui nos libres sœurs deviennent des servantes ?

Ah ! si là, dans ce fond, j'en voyais un marcher,

Ma main ferait bondir sur ses pas ce rocher !...

Non, adieu. Dans mon cœur n'allumons point la haine,

Et de retour, Seigneur, à la saison prochaine,

Que, passant mon chemin sans me voir coudoyer,

Je retrouve la paix assise à mon foyer ! »

Il partait, mais Odette avait suivi son frère :

— « Vous me quittez, dit-elle, et vous quittez la mère? »

Puis elle s'arrêta, triste, sur le chemin,

Attendant sa réponse : il lui tendit la main,

D'une larme il mouilla ce gracieux visage,

Et sans autre parole : « O ma sœur, soyez sage ! »

Il s'enfuit, et bientôt la poudre des sentiers
D'un nuage blanchâtre enveloppait ses pieds.

L'ÉGLISE.

Après six jours d'ennuis et de rudes travaux
Pour le pain nécessaire et pour tant d'autres maux,
Il est doux, lorsque luit le matin du dimanche,
De voir en beau costume, habit bleu, coiffe blanche,
A la messe du bourg venir ces travailleurs :
Ils marchent sérieux par les sentiers en fleurs,
A travers les grands blés, au bord des vertes haies,
Humant à pleins poumons la senteur des futaies,
Et ravivés par l'air, l'aspect de chaque lieu,
Ils entrent souriants dans la maison de Dieu.

Pornic, c'est votre fête aujourd'hui : cent villages
Dans les terres épars ou qui longent les plages

Sont venus, et pêcheurs, campagnards et bourgeois
Encombrent le chemin et le pied de la croix ;
Les mains serrent les mains; on cause, on s'examine :
Plus d'un œil est perçant, plus d'une langue est fine.
Chut ! la cloche a sonné, la foule entre, et chacun
Confond tous ses pensers dans le penser commun.
Voici le Kyrié, l'Épitre, l'Évangile.
Tout le drame divin sur cet autel fragile
S'accomplit. Mais le prêtre ôte ses ornements,
Monte en chaire, et de là, muet quelques moments,
Ce vieillard :

« Aimez-vous, enfants, les uns les autres,
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.
Après lui je dirai : Marins et paysans,
Chrétiens de toute classe, aimez-vous, mes enfants.
Ainsi vous parlerait Ève, mère des mères,
Et, serrés dans ses bras, nous nommerait tous frères...

Des frères cependant séparés, différents,
Par l'orgueil insensé de nos premiers parents,
Eux qui sortis pécheurs de l'unité suprême,
Nous somment d'y rentrer par le mot divin : J'aime !
Pour le bonheur commun, ô mes fils, aimez-vous !
Plus de riche orgueilleux, plus d'ouvrier jaloux.
Toujours lorsqu'à l'autel s'élèvera l'hostie,
Élevez tous votre âme et n'ayez qu'une vie.
Préparés par l'amour, hommes de la cité,
Ayez donc le respect de l'hospitalité ;
Et vous, gens du pays, accueillez avec joie
Les frères que le ciel chaque été vous envoie. »

A ces mots, le bon prêtre ouvrit des bras tremblants,
Et chacun l'admirait sous ses beaux cheveux blancs ;
Sur lui les jeunes gens fixaient leurs yeux de flammes ;
Et les vieillards pensifs, les blonds enfants, les femmes,
Tels ceux-là qu'instruisit l'apôtre bien-aimé,

Savouraient ce discours, comme un miel embaumé.

Il reprit : « Aimez-vous avec des âmes pures,
Et surtout aimez Dieu, vous tous ses créatures.
Oh ! combien de motifs, marins et campagnards,
De tourner vers le ciel votre âme et vos regards !
Comme un père est heureux s'il a pour sa famille
Le pain qui la nourrit et le lin qui l'habille,
Lui, le père céleste, il vous a tout donné :
Le grain germe en vos champs dès que l'heure a sonné ;
Il s'élève, il mûrit, et vos granges sont pleines ;
Brebis sur vos coteaux et moissons dans vos plaines,
Tout abonde ; la mer, immense réservoir,
D'innombrables poissons pour vous sait se pourvoir ;
Vos barques sur ses flancs passent comme des reines :
Que vos bonheurs sont grands, si grandes sont vos peines !
Mais aimez le travail, c'est lui qui vous rend forts.
Tirez même un orgueil permis de vos efforts :

L'animal par instinct trouve sa nourriture,
L'homme, tel qu'un tribut, l'arrache à la nature,
Et vous, mes paroissiens d'un jour, que des ennuis
Autant que les plaisirs sur nos bords ont conduits,
Laissez-vous pénétrer par leurs charmes austères :
Tout entiers plongez-vous dans les eaux salutaires,
Et quand de la cité vous prendrez les chemins,
Plus riches des bienfaits répandus par vos mains,
Saluez d'un adieu d'amour et d'espérances
Le grand réparateur de toutes les souffrances. »
Bientôt le saint vieillard devant l'autel chantait :
« Allez, la messe est dite ! » — Et le chœur répondait :
« Grâces à Dieu ! »

Voyez la pieuse assemblée,
Dans quel ordre parfait elle s'est écoulée !
Sous le porche ils semblaient, passant avec lenteur,
Se rappeler encor la voix de leur pasteur...

Mais, aux bras des messieurs bruyants, les demoiselles
Avec de grands éclats déployaient leurs ombrelles ;
Déjà pendant la messe, on les vit maintes fois,
Sur leurs chaises penchés, causer à demi-voix,
Lorgner et se sourire, et c'était un scandale
Pour ceux qui gravement à genoux sur la dalle,
L'œil fixé sur l'autel, disaient leur oraison.
Et voici derechef sur ce pieux gazon,
Quand chacun prie encor pour un père, une mère,
Pour tous ceux qui sont là sous leur monceau de terre,
Qu'ils passent en dansant, tous ces couples légers !...
« Çà, que viennent ici faire ces étrangers ? »

Villageois, villageois, malgré vos justes plaintes,
Que j'en pourrais nommer de ces familles saintes :
Mères, toutes les nuits veillant sur des berceaux,
Magistrats et penseurs usés par les travaux,
Que souvent vous verrez de chaumière en chaumière

Tendre secrètement une main aumônière ;

Et le soir, près des lits, les deux graves époux,

Et les jeunes enfants seront tous à genoux.

LE BAL.

— « Non, ma mère, ce soir n'allons pas à la danse.

Je suis jeune et pourtant mûre pour la prudence.

Si mon frère était là, lui, mon ange gardien,

J'irais, j'irais danser : avec lui tout est bien.

— Ma fille, j'ai pour vous les plus fines dentelles,

Jamais riche à Pornic n'en porta de plus belles.

Venez donc à ce bal, Odette, mon espoir :

Mes yeux dans votre éclat, mes yeux veulent vous voir. »

Elle dut obéir ; puis, à tout ce qui brille,

Pourquoi tenter les yeux et l'esprit d'une fille ?

Ajoutons que ce bal, le dernier de l'été,

Avec mille splendeurs, ce bal sera fêté :

Jongleur, feu d'artifice ; un chanteur en vacances
Doit sur le piano soupirer ses romances.

La veille de ce jour, Gratien à son bord,
Cabotier de Paimbœuf, près de quitter le port,
Lisait dans un billet sans nom : « Revenez vite !
Le mal qu'on voit en face est un mal qu'on évite. »
Aussitôt le marin vers Pornic voyageait,
L'âme et l'esprit troublés. Cependant chaque objet
Tout le long du chemin comme un ami l'accueille,
Sur sa tige la fleur et l'oiseau sous la feuille,
Si bien (comme à vingt ans ils savent s'enchanter !)
Qu'en mesurant ses pas il se prit à chanter :

« Marin, j'ai visité bien des terres, des îles,
Mais dans le nouveau monde et dans le monde ancien,
Je songeais à mon bourg parmi ces grandes villes ;
Admirant ces pays, je regrettais le mien.

Dans les temples dorés, lorsque plein de surprise,
J'entrais, cherchant celui qu'il faut chercher partout,
Pourquoi rêver au saint de ma petite église,
Entre deux pots à fleur dans sa niche debout ?

Certe en ces beaux climats bien des filles sont belles,
Mes regards les suivaient et j'étais ébloui :
« Cependant ta moitié, jeune homme, vit loin d'elles ? »
Me demandait mon cœur, et je répondais : « Oui. »

A ton chant de retour, marin, je veux moi-même
Unir un nouveau chant pour la terre que j'aime !
Le poëte est heureux à qui le ciel donna
Un sol vierge et puissant que son cœur devina ;

Quand d'autres murmuraient : « Terre inculte et sauvage ! »
Moi, je t'aime, ai-je dit ; tu n'es point de notre âge.

Oui, ton charme indicible est dans cette âpreté,
Et tu lui dois ta force et ta douce fierté.

Aussi je chanterai dans mes rimes dernières
Et tes antiques mœurs et tes nobles chaumières.

Et mon œuvre sera. Du fond de mes taillis
Je pourrai m'écrier : Breton, j'eus un pays !...

Homère n'a chanté que les fils de l'Hellade :
Un maître le disait, et sa voix persuade.

Mais finis, Gratien, ta chanson de retour
Où la tristesse calme alterne avec l'amour.

— Soutenez-moi, Seigneur ! une heure, une heure encore,
Je verrai mes parents, mes amis, ma maison,

La vierge que pour moi ma vieille mère implore :

Le retour est doux même après une saison.

Hâtez-vous donc, mes pas ! que votre course est lente !

Plus léger est mon cœur. Allez, allez, mes pas !

Ceux dont je suis aimé déjà sont dans l'attente ;

Pour les bien embrasser ouvrez-vous, mes deux bras !

Que nul ne soit absent dans la chère famille !

Qu'au foyer je retrouve et le pain et l'honneur !

Si ce joyau du pauvre avec moins d'éclat brille,

Contre un malheur si grand soutenez-moi, Seigneur ! —

Mais tous ces noirs pensers, de nouveau son jeune âge

Devant lui les chassa : le parfum de la plage

L'enivrait ; dans le port il revoit son bateau ;

Soudain, près des dôl-men, sous les murs du château

Il passe comme un cerf sans détourner la tête,

Et baigné de sueur à sa porte il s'arrête.
Le logis est désert ! Reprenant son bâton,
Ami fidèle et sûr qu'il ramène au canton,
Par le bourg il s'en va pour chercher ceux qu'il aime,
Sur la grève, à l'auberge... Ardeur chez tous la même !
La poitrine battante et les cheveux au vent,
Vers vous, objets aimés, que j'ai couru souvent !

Sous des arbres lointains, le son d'une musique
L'attire; c'est le bal où la noblesse antique
Et tous les étrangers s'assemblent ; il accourt :
S'il a les pieds légers, Gratien n'est point sourd,
Car, sous l'ombrage, au cri d'une voix bien connue
Il s'élance d'un bond : « Ma sœur ! » A sa venue,
Cette enfant, jusque-là courageuse, pâlit
Et, remerciant Dieu, sur l'herbe défaillit.
Le bâton du marin et le jonc du jeune homme
Que son habit nankin dans le pays renomme

Sonnèrent : l'étranger fut brave et de bon ton,

Mais un jonc est flexible et dur est un bâton.

Partout qu'ils sont pressés les noirs semeurs d'alarmes !

Les vieux parents d'Odette étaient chez eux en larmes.

Gratien, à son bras tenant sa jeune sœur,

Entra dans la maison, les yeux pleins de douceur :

« Mon père, la voici. » Puis, de ses deux mains fortes,

Maître dans sa chaumière, il en ferma les portes.

LA TRAVERSÉE.

A M. FRÉDÉRIC MERCEY.

Nec sinit esse feros.
OVIDE.

« Adieu, ma ville ! adieu, grève de Ker-Roman !
La grande voile s'enfle et frappe le hauban,
Je vois monter au loin les côtes de Belle-Ile,
Pour la dernière fois, adieu, la blanche ville !

Et vous, hameaux sacrés où, comme un fils pieux,
J'errais, interrogeant l'antique Esprit des lieux,
L'enfance dans les prés, sur son banc la vieillesse,
Tout ce qu'enferme un cœur aimant, je vous le laisse. »
Mais déjà le navire entrait en pleine mer,
Tout s'imprégnait de sel et devenait amer,
Les vagues et les vents redoublaient leur secousse,
Les matelots juraient et l'on battait le mousse.
« Ah ! dis-je, et de pitié mon cœur se soulevant,
C'est une lâcheté de frapper un enfant ! »
Le matelot rougit, mais une jeune fille,
Aventurière, hélas ! sans amis, sans famille,
Comme moi vint en aide au petit malheureux
Et, dans un coin du bord, murmura : « C'est affreux ! »

Tel fut notre départ. Au terme du voyage,
D'où vient donc ce retour vers le sombre équipage,
Et qu'au roulis des flots en moi-même bercé,

J'achève à terre un chant sur la mer commencé ?
Oh ! ce chant, inscris-le sur tes feuillets d'ivoire,
Car c'est là, Poésie, un voyage à ta gloire,
Sirène dont la voix modère l'ouragan,
Déesse qui soumets les loups de l'Océan.

Chaque soir, bruit des vents pareils à des couleuvres,
Tumulte des marins courant dans les manœuvres,
Féroces coups de mer ; puis, au jour renaissant,
Cette fièvre des flots par degrés s'apaisant ;
La voile est sans haleine et, sur une mer d'huile,
Comme un phoque s'endort le navire immobile.

Alors, quand sur le pont l'équipage étendu
Reposait, l'un fumant, l'autre en rêves perdu,
Quand la chaudière aussi, par le mousse allumée,
Sur nous joyeusement répandait sa fumée,
La jeune fille alors, les yeux vers l'horizon,

A ce monde inconnu jetait une chanson,
Le peuplait de châteaux, d'amoureux, de féeries,
Tant que nul ne troublait ses longues rêveries.
Parfois, vers un gros livre ouvert sur mes genoux,
Je voyais lourdement se traîner tous ces loups :
« Lisez-nous, disaient-ils, quelque nouvelle histoire,
Celle d'hier remplit encor notre mémoire. »
Sauvage naturel, mais instinct vierge et prompt :
Dès que la voix de l'Art l'interroge, il répond !
Comme l'aile des vents sur la cime des lames,
L'émotion courait rapide sur ces âmes,
Un mot assombrissait leurs yeux, ou, sans efforts,
Le rire sur leur lèvre arrivait à pleins bords.
Oh ! lorsque le récit, grave mais sans emphase,
Loin du monde présent les tenait en extase,
Malheur à l'importun qui ramenait du ciel
Ces esprits enivrés ! ainsi le bon Mikel,
Obligé de passer, de repasser sans cesse,

Pauvre mousse, essuyait toujours quelque rudesse.

— « Mikel, disais-je alors, sur le banc assieds-toi.

En maître tu sais lire, un instant lis pour moi. »

Et le cercle s'ouvrait, et ce timbre sonore

Au charme du récit prêtait son charme encore,

Et des yeux des marins mes yeux voyaient sortir

Des larmes, à la voix de cet enfant martyr.

. . . . . .

Poésie, ô parfum, accord, divine flamme,

Du livre de l'enfant, des chansons de la femme

Ainsi tu t'exhalais ! Ainsi pacifié,

Le plus dur se laissait aller à la pitié !

. . . . . .

Une nuit (froide nuit où, selon ma coutume,

Je marchais sur le pont en défiant la brume,)

Le patron m'aborda, puis sa main dans ma main :

« Ah ! si l'on m'eût montré plus jeune mon chemin !

Me dit-il brusquement, car je suis un sauvage...

Mais on peut, grâce à Dieu, se refaire à tout âge. »

Au point du jour, le vent souffla plus attiédi,
Sur nous se déployait le ciel bleu du Midi.
Sous les reflets dorés de ce soleil d'automne,
Quand le côtier breton entra dans la Garonne,
Les jurements, les cris n'éclataient plus à bord :
Chaque homme à son travail se tenait doux et fort,
Le mousse à pleine voix chantait sur un cordage,
Et la femme envoyait ses rêves au rivage,
Partout avec bonheur régnait l'ordre prescrit :
Le navire semblait conduit par un Esprit.

CYCLE

I

HARMONIES.

Fleurs de l'Art, mêlez-vous aux fleurs de la Nature :
Que sous des rameaux verts une blanche sculpture
Avec grâce s'élève et charme le regard !
De même au bord des eaux grandissant au hasard
Ou dans les landes sans culture,
Fleurs des champs, mêlez-vous aux nobles fleurs de l'Art :
Ainsi tout se complète, et s'accorde, ou s'épure.

En Cornouailles.

II

LES PÈLERINS.

Doucement enlacés, et l'épouse et l'époux
Un matin cheminaient sur leur cavale blanche :
— « Vers quel Pardon ainsi, jeunes gens, allez-vous?
« C'est demain un jour de dimanche.
— « Sous les chênes voyez cette église au toit bleu :
« A son divin patron nous allons faire un vœu,
« On revient trois de sa chapelle. »
La femme de rougir; mais, dix mois révolus,
Fière de son bonheur, elle ne rougit plus :
Deux beaux enfants pendaient à sa double mamelle.

III

NOUVEAU PROVERBE.

D'autres pourront s'asseoir, Maglor, à votre fête :
On a tué le porc, on a chauffé le four,
Vos filles, vos garçons travaillent nuit et jour,
Un baril de vieux cidre et qui porte à la tête
Est percé sous la grange, et vous n'épargnez rien ;
Mais au seuil de la ferme est un énorme chien,
Aboyeur hérissé dont l'œil fauve est d'un traître,
Un hideux trouble-fête, et les cœurs empressés
Qui chez vous s'en venaient par lui sont repoussés :
Et moi je dis : « Tel chien, tel maître. »

IV

LA COULEUVRE.

Le lait pur de la vache avait le goût des fleurs,
Son beurre doux et frais semblait une ambroisie,
Tant chaque fleur des prés et chaque herbe choisie
Aux mamelles versaient leurs parfums les meilleurs ;
Un soir le lait coula sanglant : « Oh ! la couleuvre
Aura sucé les pis ! Je reconnais son œuvre, »
Dit, en jetant le vase un pâtre épouvanté !
Hélas ! ainsi j'ai vu, par audace ou par ruse,
La vipère se pendre au sein blanc de la Muse :
Son lait ne coula plus, que trouble, ensanglanté.

V

LES DEUX CIERGES.

A son lit d'agonie et le père et la mère
Avaient mis un double flambeau,
Comme pour lui montrer, dévotion amère!
Les lueurs qui devaient la conduire au tombeau ;
Mais cet apprêt funèbre épouvanta la vierge ;
Sa main faible et pâlie indiquant chaque cierge,
Fit signe d'éloigner cette affreuse clarté. —
Auréole douce et fidèle,
La vierge avait sa pureté
Qui depuis le berceau rayonnait autour d'elle.

VI

A MARIE.

Restez inconnue, ô Marie,
A filer loin du bourg près de votre foyer,
Tout aux soins de la métairie
Et des fils que le ciel voulut vous envoyer.
Mais riez avec moi d'une méprise étrange :
Une fée au teint noir fut prise pour un ange,
Pour vous, ô fleur du Scorff, ô perle de l'Ellé !
Légère comme l'hirondelle,
Lorsqu'enfants nous courions, pieds nus, le long du blé,
Vous que l'amour fait immortelle !

VII

LA BRAHMINE.

Traduit de Vyasa.

Belle comme Lackmî, la déesse immortelle,
La vierge Sâvitrî devint grande comme elle ;
Treize ans elle grandit en beautés, en vertus,
La merveilleuse enfant aux doux yeux de lotus ;
Enfin l'heure lui vint d'être une fiancée,
Et les hommes, épris de sa taille élancée,
De ses bras arrondis et semblables à l'or,
Murmuraient : « Quel héros gagnera ce trésor ?
« O belle forme étincelante !
« De l'éclat du jeune âge elle est comme brûlante. »

VIII

A SÉLÉNÉ.

D'Orphée.

Habitante des airs, ô Lune vigilante,
Qui chaque mois vieillis; rajeunis tour à tour,
Blanche reine des cieux, sur ta route brillante
Tout un chœur étoilé te suit, divine cour !
Amante de la paix et de la joie aimable,
Lune, vois nos plaisirs et sois-leur favorable ;
Protectrice des bons, écarte le danger ;
O gardienne des nuits, vierge au sommeil léger !

IX

TIRÉSIAS.

De Callimaque.

C'était sur l'Hélicon, au bord de l'Hippocrène.
Sous les arbres régnait le calme du midi,
Quand la noble Pallas (ô Sages, votre reine!)
Vint plonger son beau corps dans le bain attiédi ;
Or un jeune chasseur, enfant à tête blonde,
Par une ardente soif vers la source conduit,
Put voir, l'infortuné, dans le cristal de l'onde
Un spectacle divin aux mortels interdit.
Elle se courrouça, la sévère déesse :
— « Jeune homme, sois puni !... je te plains cependant. »
Hélas ! il avait vu sans voiles la Sagesse,
Un nuage couvrit les yeux de l'imprudent.

X

A VÉNUS.

D'Horace.

O reine de Paphos, Vénus, aux blonds cheveux,
Abandonne aujourd'hui la riante Cythère
Pour la maison splendide où t'appellent les vœux
Et l'encens de Glycère.

Vienne l'enfant Amour qui mène à tes côtés
Les Grâces déliant leurs légères ceintures,
La jeunesse sans toi trop pleine d'âpretés ;
Et vienne aussi Mercure.

XI

ÉPIGRAMME.

De Virgile.

J'ai fait des vers, un autre en eut tous les honneurs.
Vous pour un autre aussi portez sous les chaleurs,
Brebis, vos toisons blanches ;
Vous pour un autre aussi posez, oiseaux chanteurs,
Votre nid sur les branches ;
Vous pour un autre aussi, grands bœufs, de vos sueurs
Fertilisez les terres ;
Vous pour un autre aussi, pompez le suc des fleurs,
Vous, abeilles légères.

XII

PRIÈRE.

De Synésius.

Inconnu des mortels pouvoir connaître Dieu,
Et vivre en paix des jours obscurs, tel est mon vœu.
Compagne du vieillard vienne à moi la Sagesse,
Même pour le jeune homme elle vaut la richesse :
Excellente à tous deux ! Avec un doux souris
Elle endure les maux dont nos jours sont aigris.
Seulement écartez, ô ciel, de mes études
La sombre pauvreté, source d'inquiétudes ;
Pour qu'au seuil du voisin je n'aille pas m'asseoir,
Que j'aie une chaumière où reposer le soir !...
De là montant enfin vers sa cause suprême,
Mon âme deviendra comme Dieu dans Dieu même.

XIII

AUX PRÉCURSEURS.

Des Hymnes de l'Église.

Disciples du Seigneur bien avant sa venue,
Justes, noble cohorte et souvent méconnue,
O premiers pères des croyants,
Qui pourrait célébrer par de dignes louanges
Vos espoirs, vos ardeurs? Frères humains des anges,
Cœurs illuminés, ô voyants!
Ici-bas étrangers, vous méprisez le monde,
Et c'est sur l'esprit seul que votre espoir se fonde
Pour décider des biens promis;
D'en bas vous contemplez les choses éternelles...
O Seigneur, donnez-nous aussi de fortes ailes!
Ailes, fuyons aux saints parvis!

XIV

CANZONE.

De Pétrarque.

Comme elle avait au front l'enseigne de l'Amour,
Mon faible cœur s'éprit pour une pèlerine
Plus qu'une autre honorable et, sur la mousse fine,
J'allais en la suivant de détour en détour ;
Quand de loin une voix sévère, une voix haute :
« Oh ! que de temps perdu dans ce bois ! quelle faute ! »
Moi, tout pensif alors, regardant à l'entour,
Je cherche à me blottir sous un épais feuillage ;
Là, je reconnus bien mon périlleux voyage,
Et m'en revins honteux presque au milieu du jour.

XV

LES VANNEUSES.

Légères sur leurs escabelles,
Debout, les bras tendus, elles vannaient ces belles ;
Sur la grève de Loc-Tûdi,
Elles vannaient leur seigle au soleil de midi ;
La balle volait sur les ondes
Et sur un drap tombait le grain des moissons blondes.
Longtemps j'admirai leur beauté,
Puis je dis dans mon cœur, dans mon cœur attristé :
Souffle du ciel, vivante flamme,
Hélas ! si l'on pouvait aussi vanner son âme !

En Cornouailles.

XVI

AMITIÉS.

Le soir où j'arrivai, le chien noir dans sa loge
Aboya, les deux chats accroupis sous l'horloge
Hérissèrent leurs poils et l'enfant, réveillé,
Dans son berceau se prit à vagir, effrayé,
La fermière sur moi fixait un œil farouche; —
Si j'arrive aujourd'hui le rire est sur sa bouche,
L'enfant me tend les bras au bord de son berceau,
Le chien sur mes genoux vient poser son museau,
Sur la cendre à mes pieds les chats viennent de même :
Les voilà tous amis de celui qui les aime.

XVII

AUX FERMIERS DE COAT-FORN.

Misères ! On ne voit que porteurs de besaces,
Haillons et membres nus sortant de leurs crevasses,
Enfants hâves, vieillards perclus, êtres hideux...
Sans compter les pauvres honteux.
Braves gens, vous savez combien, en moins d'une heure,
Sont venus en priant près de votre demeure,
Mais à tous s'ouvrait votre main...
Oh ! puisse, à travers champs, toute miette de pain
Qui tombe se changer en un beau grain de seigle !
Le ciel donne à la main qui donne : c'est la règle.

XVIII

UN BAPTÊME.

Devant un frais jardin quand elle vint au monde,
Sous ses cheveux légers elle parut si blonde,
Que son père la prit sur son cœur, l'embrassa,
Et, d'amour rayonnant, ainsi la baptisa :
« Oui, sous les arbres verts et sur l'herbe odorante,
« Tu seras tout le jour comme une abeille errante;
« Et, dans mes longs travaux, souvent, pour m'apaiser,
« Tu viendras m'apporter le miel de ton baiser :
« Va donc sur la fleur blanche et sur la fleur vermeille,
« Enfant aux cheveux d'or qu'il faut nommer ABEILLE. »

XIX

LES PROFANATEURS.

Sur sa base rayonne une blanche statue,
L'envieux passe et brise un doigt ;
Une antique maison est bien vite abattue,
Le chêne de cent ans tombe dès qu'il le voit ;
Il mutile son chien, puis d'une main grossière,
Il prive le coursier de sa noble crinière ;
Vous, fils des laboureurs, coupant vos longs cheveux,
Celtes, il vous transforme en artisans hideux :
Lors, sifflant comme la couleuvre,
Laid il se réjouit de la laideur, son œuvre.

XX

RÉSUMÉ.

Idylle, tu me pris tout enfant par la main
Et sur mon sol natal m'indiquas mon chemin ;
Puis, moi, je te montrai, belle vierge celtique,
Aux fils des Francks charmés de ta grâce rustique.
Ils ont su par tes chants dans les bois, sur la mer,
Comme parlent ceux-là qui vivent en plein air :
Chez nous des travailleurs rustiques, point de rustres,
Point de noms affadis ni lourds, des noms illustres ;
C'est un Brenn, un Ban-gor, ou bien c'est un Mor-gan :
Notre histoire se perd au loin dans le roman.

POÉTIQUE NOUVELLE

POÉTIQUE NOUVELLE.

CHANT PREMIER.

LA NATURE.

Exposition. — Divine mission de la Poésie. — Ses trois sources. — La première est dans la Nature, symbole de Dieu. — L'Initiation du poëte : un Viatique. — Hymne à la Nature. — Les Faneurs, tableau rustique ou idylle. — Chant d'un pâtre.

Aux maîtres renommés par la plume et la lyre,
Ceux qu'on aime à chanter et ceux qu'on aime à lire,
Votre hommage, ô mes vers ! Puis, libres, commençons :
Aux poëtes futurs s'adressent nos leçons.

Lorsque le sage Horace ou Boileau, jeunes aigles,
Aura su vous soumettre au frein d'or de ses règles,
Vous montrant ce que l'art n'avait point révélé,
Et vous guidant moi-même en votre essor ailé,
Je veux vous emporter, troupe ardente et choisie,
Sur les riches terrains où naît la poésie.
Gloire à nos devanciers, à leur savoir profond!
Ils ont donné la forme, et j'indique le fond.

Au prêtre d'enseigner les choses immortelles;
Poëte, ton devoir est de les rendre belles.
L'homme à peine était né, qu'il était tout en pleurs:
Dieu lui donna le chant pour calmer ses douleurs,
Et pour lui rappeler doucement, par son charme,
Le radieux séjour qui n'a point vu de larme.
Du ciel viennent les vers, qu'ils remontent au ciel!
Tel l'éclair; et malheur au cœur matériel
Qui, tout à ses calculs, appelle une chimère

La douceur de Virgile et la grandeur d'Homère !
Mais, aux plus mauvais jours, l'Esprit garde à l'écart
Des serviteurs à Dieu, des fidèles à l'art :
La prière fervente où le chant les convie,
Et les plaisirs de l'âme ennoblissent leur vie.

Vous pour qui l'Idéal alluma son flambeau,
Venez donc, suivez-moi sur la route du Beau.
Dans son triple sentier que j'ai tenté d'avance,
Trois mots étaient écrits : « Je sens, j'aime, je pense. »
Que peut l'homme de plus? — Comment s'est éclairci
Le voile qui couvrait ces trois mots, le voici.
Par une histoire vraie il faut ouvrir ce livre :
Le poëte est formé de tout ce qui fait vivre.

Bonheur de revenir, et j'y cède toujours,
Vers sa pieuse enfance et ses jeunes amours !
Le jeudi saint, un pâtre, entrant au presbytère,

Le front tout en sueur et d'un air de mystère,

Dit : « Ma mère est malade ! » Aussitôt le recteur,

Avec l'huile prenant le pain consolateur,

Me choisit pour son clerc... O belle matinée !

O printemps de ma vie ! ô printemps de l'année !

La verdure et les fleurs, les nids et les chansons !

Des troupeaux en amour courant sur les gazons !

Les branches sur nos pas secouaient leurs rosées,

Et des vapeurs flottaient aux collines boisées,

Et les mouches à miel, les papillons joyeux

Passaient et se croisaient légers devant mes yeux.

N'était-ce point assez de fraîcheur matinale

Pour faire épanouir une âme virginale ? —

Nous arrivons. La femme était là sur son lit ;

Le prêtre s'agenouille à son chevet ; il lit

Les mots du rituel ; penché vers la malade,

Il l'exhorte, et sa voix ranime et persuade ;

Il étend l'huile sainte et présente le pain.

« Heureuse ! disait-il ; bientôt sur le chemin,
Femme heureuse ! Oh ! mourir si près du grand dimanche !
Du tombeau dans trois jours elle aussi sera franche. »
Avide d'avenir, il rêvait un tel sort ;
Ses jours, il les aurait donnés pour cette mort...
Dans un autre avenir, moi, je plongeais mon âme :
C'était la terre en fleur, c'était le ciel en flamme
Qui vers eux attiraient ma pensée et mes sens ;
J'ouvrais à la beauté mes bras adolescents.
Or une douce fille, enfant comme moi-même,
Légère, les pieds nus, vint à passer : « Je t'aime ! »
Lui dis-je dans mon cœur. Je vis briller ses yeux,
Et je suivis ma route encor plus radieux.
La nature, l'amour, la parole d'un prêtre
Avaient en un seul jour fécondé tout mon être.

Ami de l'Idéal, mets ta main dans ma main,
Et je te conduirai par le même chemin.

Dans son berceau rustique heureux est le poëte
Que la Nature aima d'une amitié secrète,
Qu'elle a, mère jalouse, élevé dans ses bras :
Celui qui n'a point bu son lait ne vivra pas.
Gravissons la montagne. A l'ombre des vieux chênes,
Des Celtes, nos aïeux, les traces sont prochaines.
Plus d'un barde a chanté, là, devant ce *men-hir* :
Évoquons en passant la voix du souvenir.
De l'heureuse Nature harmonieux royaume !
Oh ! comme tout fleurit, tout brille, tout embaume !
De verdure entouré, de verdure couvert,
On avance sans bruit sur un beau tapis vert ;
L'extase par moments vous arrête, et l'on cueille
Autour d'un tronc énorme un léger chèvrefeuille ;
On s'étend sur la mousse au pied d'un frais bouleau,
Et tout près, sous des fleurs, on entend couler l'eau.
Alors, à deux genoux, et les mains sur la terre,
Le voyageur, pareil au faon, se désaltère ;

Et merles à l'entour, grives, chardonnerets
Emplissent de leurs voix le dôme des forêts,
Voletant, sautillant, du bec lissant leurs ailes,
Et de leurs yeux si clairs jetant des étincelles.
Ainsi dans ces concerts, ces parfums, ces couleurs,
Celui qui les a faits, oiseaux, arbres et fleurs,
Se révèle. Partout Dieu présent, Dieu sensible !
Dans la création l'Invisible est visible :
Le symbole s'entr'ouvre, et sous le voile d'or,
L'Être pur apparaît, plus radieux encor.
Le poëte inspiré, tout en foulant les herbes,
Monte, l'esprit plongé dans ces mythes superbes :
Hier tout était sombre, et tout brille aujourd'hui ;
Dieu vit dans l'univers, tous deux vivent en lui ;
En suivant ce penser divin qui l'accompagne,
Haletant, il atteint le haut de la montagne :
Spectacle encor plus grand qui revient l'exalter !
Son cœur enfin déborde et se prend à chanter.

— « Fille de Dieu, Nature, ici je te salue,
Et dans ta profondeur, et dans ton étendue !
La terre est sous mes pieds, sur mon front est le ciel,
Et devant moi la mer, miroir universel.

Dans tes variétés, salut, grande Nature !
Je te retrouve en moi débile créature :
Car l'homme, où vont s'unir les éléments divers,
L'homme est un résumé de l'immense univers.

Aimant des minéraux ou séve de la plante,
Flammes de l'animal, triple force opulente,
Tout se condense en l'homme, il est tout à la fois :
De là vient son orgueil; — qu'il y cherche ses lois !

Globes obéissants, chacun à votre place,
Harmonieusement vous roulez dans l'espace,

Chevelus, annelés, opaques, lumineux,

Selon que l'a voulu celui qui dit : « Je veux. »

L'homme seul, infidèle à la main qui l'envoie,

Vers cent buts opposés s'égare dans sa voie ;

Du maître qui l'attend, il perd le souvenir :

Mais libre il peut errer, libre il peut revenir.

Nature, sois en tout son guide, son modèle :

Qu'il revienne à son toit comme fait l'hirondelle,

Que l'abeille savante et les sages fourmis

Longtemps aux mêmes lois le retrouvent soumis!

Flots des mers, montrez-lui le calme après l'orage ;

Dans son cœur, ô lions, versez votre courage ;

Grands bœufs, patiemment attelés tout le jour,

Donnez-lui la douceur, et vous, ramiers, l'amour.

Êtres inférieurs, soyez pourtant ses guides :
Comme vers le soleil les aigles vont rapides,
Qu'il s'élève léger vers le soleil divin ;
Connaissant son départ, qu'il arrive à sa fin ! »

Mais le jour fuit : adieu, promontoires sauvages !
Adieu, pêcheurs errants et sonores rivages !
Sur les flots, sur les monts, dans les airs, en tout lieu,
Notre hymne a salué la présence de Dieu :
De ces graves pensers l'âme nourrie et pleine,
En silence il est temps de regagner la plaine.
Si la pente est rapide, un terrain déboisé
A celui qui descend fait le chemin aisé...

Quels limpides ruisseaux traversent ces prairies !
Les faucheurs sont à l'œuvre ; au loin les métairies
Exhalent leur fumée humble et lente ; les voix
Des dogues inquiets, les chants des villageois
Arrivent jusqu'à nous par bouffée ; un chien passe

En flairant le sentier, œil en feu, tête basse ;
Mais le gibier oublie en son trou sûr et noir
Le chasseur regagnant à vide son manoir :
« O braves gens, le foin a rempli vos charrettes !
Comment poussent les blés ? — Nos voitures sont prêtes
Pour le temps où viendront les seigles et les blés ;
Nos granges, nos hangars ne sont jamais comblés :
A Dieu de les remplir ou de les laisser vides !
Nos cœurs sont désireux, mais ne sont point avides. »

Ah ! voici quels propos sortis de nos cantons
Pour vous m'ont inspiré tant de vers, ô Bretons,
Et comme de mon cœur à mes lèvres encore
Vient une idylle fraîche envieuse d'éclore
Pour ces bruns laboureurs, Celtes aux longs cheveux,
Noblement appuyés sur le cou de leurs bœufs !
Mais le bétail revient, et des landes verdâtres,
Joyeuse, arrive aussi la voix claire des pâtres ;

Ils passent, ramenant leurs vaches, leurs moutons ;
Comme chef de la bande, un d'eux chante ; écoutons :

« Non, je n'ai point trouvé le voile d'une fée !
La bague de Merlin, je ne l'ai point trouvée !
Dans l'air, au fond des lacs perfides et dormants,
J'aurais pour mes amours cherché ces talismans.

Un nid que désirait une enfant de mon âge
Ce soir m'a fait quitter troupeaux et pâturage ;
J'apporte mon trésor : un beau nid de pinson,
Qui pourrait défier tisserand et maçon ;

Le dehors semble un mur tout revêtu de mousse,
Au dedans tout est plume et laine fine et douce.

Que ces œufs sont légers! J'en veux faire un collier,

Avec vos cheveux d'or, Anna, pour le lier.

Si je puis le passer sous votre coiffe blanche,

Pour une jeune sainte on vous prendra dimanche.»

Et les graves parents, à ces jeux enfantins,

De sourire, songeant à leurs riants matins...

Mais voici l'*Angelus!* Et les fils et les pères

Se signent et trois fois récitent leurs prières :

Puis les lourds chariots où s'entasse le foin

Au fond des chemins creux se perdent ; tout au loin

S'exhalent par instants les soupirs de la grève,

Et le croissant léger sur la forêt s'élève.

Oui, c'est dans les hameaux, c'est à l'ombre des bois,

Au pays enchanté des parfums et des voix,

Que dans chaque saison, de froidure ou de flamme,

L'homme sent bien la vie et voit grandir son âme :
Et s'il est né chanteur, dans le chœur des oiseaux,
Poëte, il redira les rustiques travaux,
Les usages venus des races primitives,
Et la jeunesse heureuse et ses amours naïves.
Il est beau, quand tout meurt, flétri par l'intérêt,
Seul, comme un prêtre antique errant sous la forêt,
De recueillir en paix son exhalaison pure
Pour raviver le monde à ton souffle, ô Nature !

CHANT DEUXIÈME.

LA CITÉ.

La seconde source de la Poésie est en nous-mêmes. — Paris. — Dans la cité surtout se développent les diverses affections de l'Ame. — Genres divers qui les expriment. — La satire. — Une élégie. — Évocation d'un drame. — De la comédie d'après Molière.

Ajoutons une corde au divin instrument !

O fils de la Nature, esprit doux, cœur aimant,

Nous sommes dans Paris, Paris la grande ville,

Immense tourbillon où la foule servile

Est mêlée à la foule ivre de liberté,

Où l'irréligion touche la piété.

Ici tout se confond : le sacré, le profane ;

La sœur de charité, l'impure courtisane ;

La pauvreté honteuse et le luxe insolent.

La médiocrité marche sur le talent ;

Le génie épuisé, pâle, à bout de ressource,

Meurt, tandis qu'un pervers sort enflé de la Bourse...

Dût ton cœur se briser, poëte, cependant

Il faudra te plonger au fond du gouffre ardent,

Comme Dante, il faudra dans cet enfer descendre :

Va vivre dans le feu, nouvelle salamandre !

Satire, jette ici tes austères leçons !

Ah ! si les murs s'ouvraient de toutes ces maisons,

Par les brumeuses nuits, par les sombres novembres,

Des cris de désespoir viendraient de bien des chambres !

Juste indignation, éclate ! Nuit et jour,

Heurte au seuil des palais, hante le carrefour ;

Tes tablettes en main, comme un censeur antique,

Va partout relever la morale publique,

Et punir les forfaits, et venger les malheurs.

Que l'Élégie aussi laisse couler ses pleurs !

Lorsque sa brave sœur, l'œil en feu, se courrouce,

Elle arrive à pas lents, mélancolique et douce,

Plaignant les maux soufferts, consolant l'amitié,

Et versant dans les cœurs endurcis la pitié.

Mais sous les noirs cyprès, toujours, sainte Élégie,

Ta paupière n'est pas de pleurs amers rougie.

Un enfant inconnu, perdu dans la cité,

Ainsi nous raconta ses belles nuits d'été.

Poëte, il avait fait de sa vie un poëme.

Marne, en suivant tes eaux, il rêvait sur lui-même.

Vous l'avez vu souvent, fermes de Bagnolet,

Dans vos crèches, heureux de s'abreuver de lait,

Pleurer sur un roman au bord d'une fontaine,

Puis à regret marcher vers la ville lointaine ;

Pourtant l'humble rimeur, dans Paris endormi,

Savait (lisons ses vers) retrouver un ami :

« Il chante tous les soirs, prisonnier dans sa cage,

Comme libre il aurait charmé le vert bocage ;
Prêt au moindre danger à reprendre son vol,
Il chante à plein gosier, le fervent rossignol !
Dès que le bruit roulant des dernières voitures
S'éloigne, que, fermant partout leurs devantures,
Les marchands fatigués vont chercher le repos,
Lorsque des grands hôtels les lourds battants sont clos,
Lui d'emplir les maisons, les places, les arcades,
De ses traits cadencés, de ses longues roulades !
Et moi qui m'en reviens, solitaire chanteur,
Murmurant les accords échappés de mon cœur,
Je m'arrête pensif devant cette fenêtre,
Et, les yeux vers le ciel, j'écoute le doux être ;
Au milieu de Paris je retrouve les bois,
Et comme d'un grand maître on applaudit la voix,
Souvent je dis : « Bravo ! bravo ! mon noble frère ! »
Alors c'est un silence ; et plus forte et plus fière,
La gorge s'enfle, éclate, et mille effusions

Font jaillir le torrent des modulations...

Ainsi, quand la cité sommeille taciturne,

S'éveille entre nous deux le rendez-vous nocturne ;

Le poëte revient près de l'oiseau captif ;

Il rêve et s'attendrit à son accent plaintif,

L'honore, le console, et bien des fois lui-même

Il rentre consolé par ce chanteur qu'il aime.

Oh ! si vous découvrez quelque barde ignoré,

Et qui seul, à l'écart, chante en désespéré,

Penseur, arrêtez-vous, et dites sur la route :

Il est dans le silence une âme qui t'écoute. »

Comme les grands déserts ont plus d'une oasis,

Paris a donc lui-même un abri pour ses fils,

Où leurs larmes parfois s'épanchent moins amères,

Où ceux qui sont en proie aux fiévreuses chimères

De la gloire naissante et des jeunes amours

Trouvent, non sans douceur, l'oubli des mauvais jours ;

Et, grâce à l'art des vers, là leurs mélancolies
Par des cœurs éprouvés se sentent accueillies.

Mais entends-tu gémir les tragiques douleurs ?
L'homme, hélas ! n'est jamais sans un sujet de pleurs.
Nous voici parvenus sur la place publique...
Dans un marais de sang ici la France antique
Disparut ! Un roi saint, son épouse, sa sœur,
Un poëte au cœur d'or, généreux défenseur,
Et de saints magistrats, et des prêtres sublimes,
Des femmes, des vieillards, et cent mille victimes !
Une pierre a couvert le hideux échafaud,
Mais le sang fume encore, il bout, il parle haut.
O sombre tragédie ! ô drame lamentable !
Que nous font désormais les héros de la Fable,
César même et Brutus, le stoïque assassin?
Là mourait un tyran, ici mourut un saint.
Toute une nation, justement affranchie,

Soudain ivre de sang et folle d'anarchie,
A son brillant passé sans regret dit adieu,
Répudiant ses mœurs, ses grands hommes, son Dieu.
Ceux qui la conduisaient dans sa nouvelle voie
De ses déchaînements les premiers sont la proie ;
Puis sous le couperet elle traîne en janvier
Celui que tout martyr aurait droit d'envier ;
Aux mains de trois bourreaux, sur cette horrible place,
On dépouille le Christ devant la populace,
Le doux Capétien, le fils de saint Louis,
Au front loyal et pur, orné de fleurs de lys,
L'esprit haut, le cœur tendre appelé Louis-Seize,
Client par qui vivront Malesherbe et Desèze !
Mais l'hostie a changé l'échafaud en autel,
Et l'âme en pardonnant s'éleva vers le ciel.

A présent, levez-vous pour les races futures,
Fleurs d'une ère nouvelle, institutions pures,

Libre fraternité, droit pour chacun égal :

Bien, durement acquis, répare enfin le mal !

De tes palmes surtout décorant notre histoire,

Emporte nos guerriers dans tes bras, ô Victoire !

Sur la place sanglante et sur le boulevard,

Chants de mort, taisez-vous ! Sonne, Chant du Départ !

Hoche, Marceau, Desaix, toi, jeune Bonaparte.

Soldats pauvres et nus, hommes dignes de Sparte,

Partez ! Quels noms obscurs au soleil vont surgir !

Arcole, Marengo, le lointain Aboukir !

Ces Gaulois, les voilà de nouveau par le monde,

Et le monde soumis par leur sang se féconde.

Austerlitz, Iéna, sur vos sillons glacés,

Héroïque semence, ont germé nos pensers !

O sinistre Moscou !... Cependant, fils des Gaules,

Nous sommes les premiers entrés sous tes coupoles !

Oui, le Kremlin a vu, telle Rome autrefois,

Dans ses remparts sacrés arriver les Gaulois ;

Il a vu, triomphant, dans sa ville enflammée,
Le colosse du monde avec la Grande Armée !

Toi, poëte, voici quel hymne triomphal
Tu peux mêler aux cris de ce drame fatal.
A nos fastes vivants si ton âme s'inspire,
Écris d'après toi seul comme faisait Shakspeare.
Aux rhéteurs de jeter dans un moule pareil
Des choses que deux fois ne vit point le soleil :
Parfois humble est la forme, elle est parfois hardie ;
La forme sort du fond de toute tragédie ;
Mais quel que soit le fond, ou profane ou sacré,
Que chaque spectateur de terreur pénétré,
Ou d'une pitié douce ému pour la victime,
Sorte ami du malheur et détestant le crime !

A présent, par les bois de ces jardins fleuris,
Achevons en causant nos courses dans Paris.

Mais, poëte attristé, que ton front se relève !
S'il n'a point de pavé que n'ait rougi le glaive,
Paris est cependant, merveilleuse cité,
La ville du plaisir et de la liberté.
Tous, vers ses boulevards, ses bals et ses théâtres,
Du nord et du midi, s'en viennent idolâtres,
Sur l'asphalte oubliant leurs bosquets d'orangers,
Leurs somptueux palais pour ces salons légers
Où dans un cercle frais de femmes au teint rose
On plaisante sans fiel, avec grâce l'on cause.
Mais, ville du bon goût et des charmants hivers,
Que vous devez aussi rassembler de travers !
Oui, c'est bien dans vos murs, au centre de l'Europe,
Que devait naître un jour l'auteur du *Misanthrope*.

Chut ! voici son image. Ami, découvrons-nous !
Sous ce front incliné quel œil profond et doux !
Comme on sent de ce cœur tout miné par la fièvre

Monter un rire humain sur cette épaisse lèvre!

Devant ce haut penseur découvrons-nous, ami !

Un de ses plus fervents (qui peut l'être à demi?)

Assurait que, la nuit, revenant d'une fête,

Où le punch alluma sans doute un peu la tête,

Il vit parler ce bronze ; abaissant le sourcil,

Molière le comique, hélas ! parlait ainsi :

« A mes pieds, jour et nuit, belle Muse accoudée,

Muse, consolez-moi, tant j'ai l'âme obsédée

Rien qu'à voir, comparant les jours présents aux miens,

Sous les habits nouveaux tous les vices anciens.

L'homme, le même au fond, seulement se transforme.

Cependant de quel rire inépuisable, énorme,

Tous deux nous poursuivions les travers de nos temps,

Grands seigneurs et bourgeois, et fourbes et pédants !

Car l'austère raison a pour sœur la satire,

Le méchant mis à nu s'enfuit devant le rire ;

Je le croyais du moins... je le croirais toujours...
Naïf espoir de l'art où s'épuisent nos jours !
Oui, j'ai là sous la main pour trente comédies
De mille traits mordants mes tablettes fournies.
Vicomtes et marquis, jadis tout parfumés,
Ducs, en cochers anglais aujourd'hui transformés,
Tudieu ! je vous suivrais jusqu'en vos écuries !
Les nôtres, vains, légers, tout pleins de vanteries,
Sous leurs panaches blancs et sous leurs rubans verts,
Faisaient gloire du moins de se connaître en vers ;
Et parmi cent beautés aux manières exquises,
Nous avions Sévigné, la perle des marquises,
Ninon, esprit hardi, La Fayette, esprit droit,
Et même Maintenon, qui régna près du roi.
Vraiment monsieur Jourdain, si fort que j'en plaisante,
Savait à cœur ouvert rire avec sa servante,
Ses propos avisés ne le blessaient en rien ;
Le bonhomme Chrysale aussi s'en trouvait bien ;

Mais leurs bourgeois gourmés, leurs banquiers, hommes graves,
N'ont plus que des muets et quasi des esclaves :
« Silence, ou je vous chasse ! » Et tous d'égalité
Ensuite ils parleront et de fraternité :
Oui, pour mieux abaisser les têtes les plus hautes,
Pour agiter l'État, qui trois fois par leurs fautes
Ou par leurs trahisons croule et les laisse enfin
Tout pâles devant ceux qu'ils menaient par la faim !
Le peuple aurait aussi mes censures loyales.
Enfant du vieux Paris et des piliers des Halles,
J'ai vu le fond secret de maint noir atelier,
Et plus d'un cœur mauvais sous plus d'un tablier.
Je fais sa large part aux gênes de la vie,
Sans jamais excuser la bassesse et l'envie.
Mais il est en tout temps des écrivains menteurs.
Comme jadis les rois, le peuple a ses flatteurs.
Ceux qui plaignent le pauvre au riche font la guerre,
Car, les devoirs du pauvre, ils n'en parlent plus guère :

Je voudrais l'éclairer par un double savoir,
En face de son droit lui montrer son devoir.
Aujourd'hui tout est piége et mensonges infâmes ;
Pour réussir, on flatte et le peuple et les femmes.
Êtres purs et charmants avec qui je me plus,
Isabelle, Henriette, Agnès, vous n'êtes plus !
On a sous d'autres noms Philaminte et Bélise,
Puis des femmes jockeys ou quêteuses d'église ;
Marinette au marché ne va plus qu'en chapeau,
Et s'enquiert de la rente et rêve d'un château.
Oui, voilà plus d'un trait, belle Muse, ô ma mie,
Que j'aimerais lancer en mainte comédie,
Et dans un style ouvert, à l'aise, copieux,
Tel que me l'a soufflé votre masque joyeux. »

De la sorte il parlait, lui le sage, l'artiste,
Le grand contemplateur au rire bon et triste.
(Et ces épanchements d'un passant recueillis,

Par moi, nouvel écho, sont encore affaiblis.)

Oh ! quel heureux poëte, héritier de Molière,

Si celui qu'enseignait cette voix familière

Avait su retenir le secret attrayant

De l'art grave et joyeux qui corrige en riant,

Chaque mot sur les mœurs, l'esprit, le caractère,

Fonds qui se modifie et jamais ne s'altère,

Et, vieilli, reparaît avec variété

Dans ce monde mouvant qu'on appelle Cité !

CHANT TROISIÈME.

LE TEMPLE.

Dieu, souveraine source de la Poésie. — Les Villes saintes. — Peinture de Rome, terre épique. — Le Vatican : apparition des trois muses, la Poésie, la Philosophie, la Théologie. — Prière au temple de Saint-Pierre. — Consécration du poëte.

Un même but attire et l'artiste et le sage ;
Le but est radieux, mais long est le voyage
Par la Nature fraîche, au feu des passions,
Ils viennent au séjour des contemplations,
Vers le pur Idéal ; et leur force est complète :
Ce qui forme le sage a formé le poëte.
Sans jamais vous lasser, jusqu'au bord du tombeau,
Vous qui marchez au Bien par le chemin du Beau,

Parcourez l'univers, montez jusqu'aux étoiles;
Sans pâlir, s'il se peut, soulevant tous les voiles,
Dans l'abîme cherchez l'atome et le géant,
Sûrs de ne rencontrer nulle part le néant ;
Puis, les pieds blancs encor de la neige des pôles,
Poëtes, visitez ces grandes métropoles
Où l'Esprit parle haut plus qu'en tout autre lieu,
Où comme dans Eden erre l'ombre de Dieu,
Où le céleste Amour aime à visiter l'homme :
Telle autrefois Sion et telle aujourd'hui Rome.

Ville ! dans quel effroi mêlé de piété
Moi, faible, j'arrivai devant ta majesté !
Je murmurais : « Artiste, et prêtresse et guerrière,
De quel nom t'appeler, toi partout la première ? »
Et comme un néophyte en marchant vers l'autel,
Je murmurais encor chaque nom immortel.
Mais bientôt me voilà perdu dans ses ruines,

Poëte-voyageur, et sur les sept collines
Admirant les forums, les temples, les tombeaux,
Et les marbres savants et les savants tableaux.
Et les héros, les saints, de Romulus à Pierre,
Marchaient à mes côtés couronnés de lumière.
Sol sacré ! terre épique ! Un soir, ivre d'amour,
Ainsi je résumais l'emploi de chaque jour :

En habits négligés sortir de sa demeure,
Entrer dans une église ou dans un grand palais,
Savourer la nature et les arts à toute heure,
Telle est la volupté tranquille où je me plais.

Du royal Aventin aux jardins de Salluste
J'erre ainsi, repassant mes auteurs d'autrefois :
En allant au sénat, sur ces marbres, Auguste
Avec les bruns enfants, dit-on, jouait aux noix.

Prenons la voie antique où, tout pensif, Horace
Cherchait des vers ; voici le saint dépôt des lois ;
Ici tomba César ; premiers de notre race,
Ici le glaive en main parurent les Gaulois.

Puis c'est la Voie Appienne, où seul arriva Pierre
Pour la tâche où son maître en mourant l'appelait :
Le dôme qui reluit au loin dans la lumière
Prouve que le pêcheur jeta bien son filet.

Et j'adresse un salut à l'immense coupole,
Colosse soulevé par un géant toscan,
Au divin Marc-Aurèle, amour du Capitole,
Au divin Raphaël, amour du Vatican.

Il faut, à mon retour, ne voir que les Romaines,
Sur le seuil des maisons les beaux groupes vivants,

L'eau s'épancher partout aux bassins des fontaines,
Et le lait abonder aux lèvres des enfants.

Qu'ils sucent ardemment les fécondes mamelles !
Qu'ils vous regardent fiers aux mères appuyés !
Comme ils plongent leurs mains dans les sources jumelles !
Comme, vifs et joyeux, ils agitent leurs pieds !

Tableau qui fait rêver le peintre et le poëte...
Mais la nuit calme arrive, et je regarde encor,
A travers la campagne endormie et muette,
A l'horizon bleuâtre un beau nuage d'or.

Chaque jour je t'admire, ô nuage tranquille,
Sur le lac de Némi posé depuis un mois ;
Chaque soir je te vois léger, pur, immobile ;
Image de la paix, dans le ciel je te vois.

Oui, ciel inspirateur ! terre de l'épopée !...
Ah ! d'ün si beau travail la belle âme occupée
Doit descendre avec moi sur les bords énéens
Où sont marqués les pas des bardes anciens.
Virgile, le saint maître, ici conduisait Dante,
Tempérant de douceur sa vision ardente ;
Des chevaliers chrétiens le poëte guerrier
Tasse offrait son front pâle à l'immortel laurier,
Et le sombre Milton vint y puiser la flamme
Qui, ses regards éteints, illuminait son âme.
Vous donc, bardes futurs, esprits qui chanterez
Les fastes belliqueux et les mythes sacrés,
Ou l'immense nature et la passion libre,
Venez vous féconder aux grandes eaux du Tibre ;
Puis franchissez le pont [1], et d'anges entourés,
Montez du Vatican les somptueux degrés.

[1] Le pont Saint-Ange.

Là, debout sur le seuil, telles que des statues,
Vous attendent trois sœurs diversement vêtues,
Mais toutes trois montrant par l'éclair de leurs yeux
Que leur penser commun va de la terre aux cieux.
Elles vous guideront dans ces chambres sublimes,
Sanctuaire de l'art interdit aux infimes,
Mais où l'extase prend tout généreux mortel
Devant ta divine œuvre, ô divin Raphaël.

Les voici ! La première est la Muse elle-même,
Avec sa lyre d'or. Le feuillage qu'elle aime
A décoré son front ; son pas est si léger,
Qu'elle semble vers nous, colombe, voltiger.
C'est que, pour s'élever aux sphères éternelles,
La poésie est prompte à déployer ses ailes ;
D'en haut, lorsqu'elle instruit les peuples et les rois,
La Divinité même a parlé par sa voix.
Mais, calme, elle s'arrête avec un doux sourire,

Et ses beaux yeux tournés vers celui qui l'inspire :

— Dieu jeune, demi-nu, sur le Pinde sacré

Apollon radieux chante comme enivré.

Au bruit de son archet, les verts lauriers frémissent,

Hippocrène s'épanche, et dans un chœur s'unissent

Les neuf savantes Sœurs, mélodieuse cour,

Pour dire leur amant, Phébus, le dieu du jour,

Le dieu de la pensée, ardent et bon génie

Qui lance la lumière et répand l'harmonie.

Pâle, les bras tendus, le sublime vieillard,

Lui-même Homère écoute, et tous les fils de l'art,

Grecs, Latins et Toscans (ô Corneille, ô Racine,

Aujourd'hui vous brillez dans cette cour divine!)

S'excitent à monter vers la cime d'azur

Où tout ce qu'ils rêvaient est harmonique et pur.

Chanteurs, ici pourtant la Muse vous confie

A son austère sœur, à la Philosophie :

Ame éprise du vrai, cœur sans illusion,
Esprit toujours plongé dans la réflexion. —
Voyez dans son école, immense architecture,
Amis de la Sagesse, amants de la Nature,
Voyez-les, jeunes, vieux, avec sérénité,
Par des efforts divers cherchant la vérité.

Armé de son compas d'où la gloire rayonne,
Sur le marbre Archimède inscrit un hexagone;
C'est le grand Ptolémée, un globe dans la main,
Des astres le premier indiquant le chemin;
Attentif et muet, près de lui Pythagore
Écoute dans les airs leur passage sonore;
Cependant à l'écart, Socrate, pur esprit,
Discute ; c'est le cœur de l'homme qu'il décrit :

Sage révélateur, précurseur de l'Idée,
D'un céleste démon belle âme possédée,
Et qui laisse à ses fils Aristote et Platon
Étendre, formuler sa modeste leçon.

O géants du savoir ! L'un, par un geste austère,
Se pose ordonnateur des choses de la terre ;
L'autre, le doigt levé, signe doux et puissant,
Dit que tout monte au ciel et que tout en descend.

Il est vrai ! — « Toi qu'un maître appelait Béatrice,
Viens donc aussi vers nous, divine inspiratrice ;
Toi qui parles de Dieu dans la langue du ciel,
Dans nos discours humains répands un peu de miel :
La Muse nous versa son onde avec largesse,
Nous avons écouté la voix de la Sagesse :
Éclaire nos esprits d'un de tes purs rayons,
Toi qui sais la douceur des contemplations.

Pour les bien admirer, ces dernières merveilles,
O sainte, nous t'ouvrons nos yeux et nos oreilles,
— O mortels, le spectacle exposé devant vous,
Les anges même au ciel l'adorent à genoux ;
Sur leurs fronts inclinés ils ramènent leurs ailes,

Tant vives à leurs yeux brillent les étincelles
Qui s'élancent sans fin du mystique froment,
Tant Dieu leur est visible au fond du sacrement !
Ils le voyaient aussi, tous ces fervents apôtres,
Et ces graves docteurs, ces pères, et tant d'autres
Par qui fut d'âge en âge avec force établi
Le mystère divin dans la Cène accompli.
Ici sur un autel, table du sacrifice,
Brille la blanche hostie au-dessus du calice,
Et tous, leur livre en main ou leur tiare au front,
Se consultent encor sur le dogme profond ;
La lumière du ciel s'épanche et les inonde ;
Dans les rayons dorés chante la bouche ronde
De mille chérubins, et, volant dans les airs,
Les séraphins ardents prolongent leurs concerts ;
Et plus haut, par-dessus la riante couronne
Et la blonde vapeur qui toujours l'environne,
Dans toute sa puissance et son éternité

Sans voiles apparaît l'auguste Trinité. »

Celle de qui la voix s'élève comme une hymne,
La vierge parle ainsi, puis de sa main divine
Elle vous montre, à vous qui ne parlez qu'en vers,
Le beau temple romain, temple de l'univers.
Saluez les trois sœurs, savantes interprètes,
Et marchons vers Saint-Pierre, ô bardes, ô prophètes !...
Arcades, triple nef et dôme radieux,
Tombeaux des confesseurs qui remplacez les dieux,
Chaire antique, salut ! Des quatre points du monde
L'homme ici vient prier ; l'âme la plus immonde
Y lave sa souillure, et les plus innocents
Sortent fortifiés par l'huile et par l'encens :
Autel patriarcal, sur tes marches augustes
Donne à tous ces chanteurs un sens droit, des cœurs justes,
Des esprits aisément ouverts à la beauté
Pour faire aimer le bien avec la vérité,

Et rends forts, au milieu des obstacles vulgaires,
Ces apôtres de l'art, ces doux missionnaires !

Et toi, l'espoir de tous, élève de mon choix,
Que j'ai conduit rêveur sous l'ombrage des bois,
Plongé dans la cité, bouillonnante fournaise,
Et que j'amène au temple où le trouble s'apaise,
Initié sans mal en tout temps, en tout lieu,
Toi qui sais la Nature, et l'Ame humaine, et Dieu,
Désormais appuyé sur ta force secrète,
Jeune homme, va chanter ! Dieu te sacre poëte.

FIN.

Faut-il ajouter une note à cet Essai?

L'Art poétique d'Horace si élégant, et celui de Boileau plus méthodique (en apparence, du moins, mais d'un plan général et de divisions tout arbitraires), ne sauraient être recommencés : ils ont établi la rhétorique de la poésie. Pour sa philosophie, ils l'ont négligée. Esprits fermes, ils ont voulu avec raison (leur travail était assez grand) se renfermer dans la partie technique. Ainsi l'origine et la mission de la poésie, la nature, l'âme en elle-même (sauf quelques traits excellents d'observation morale), Dieu enfin, sont presque anciens absents de leur livre.

C'est par le sentiment de ces lacunes, non dans l'œuvre des différents artistes mais dans la théorie, que fut écrit, après d'autres tentatives, le poëme de l'Invention par André Chénier, et que de nos jours ont paru les délicates Épîtres de M. Sainte-Beuve.

Après la poétique des règles, il restait donc à faire une autre poétique.

Fondée sur les principes des choses, sur le triple domaine de l'inspiration, cette Poétique Nouvelle cherche les sources mêmes de l'art, naturelles, humaines et divines, lesquelles ne sont autres que celles de la vie. Traité de poésie, elle arrive ainsi, sans efforts, à être un résumé philosophique. Ce qui fait l'homme complet fait le poëte, et réciproquement.

Cette vue qui indique les études nécessaires à tout vrai servant de l'art, et signale son importance, suffirait pour justifier notre entreprise.

Armôr, et mieux Arvôr, Sur-Mer, ou Pays-Maritime, d'où Armorique.

Arth-Ur, Homme-Ours.

Arz (île d') Barrière... du golfe.

Auray, en breton Hall-Ré, Salle ou Palais-du-Roi.

Aven, Fleuve.

Bangor, Chœur-Suprême.

Ben-Vel, Tête-Blonde, à la lettre, Tête-de-Miel.

Breiz, Bretagne, Pays-des-Guerriers.

Brenn, Chef, d'où Brennus.

Brest, Port-de-Bretagne?

Cadou-Dal, Combattant-Aveugle.

Can-Dal, Front-Éblouissant.

Coat-Forn, Bois-du-Four.

Cornouaille, Pointe-de-la-Gaule, *Cornu-Galliæ;* en breton, Kerné, Pays-des-Pointes, des Caps ; capitale, Kemper. — Un des quatre grands cantons de la Bretagne.

Croizic, Petite-Croix ou Verveine ?

Dôl-Men, Table-de-Pierre. — Autel druidique.

El-Lé, Eau-Sombre. — Les Gallois écrivent El-Lloi.

Er-'Hor, Le-Nain.

Enn-Tell, Le-Tumulus.

Eostik, Rossignol.

Flohic, Petit-Écuyer.

Gam-Berr, Marche-Courte.

Kellec, Entier.

Ker-Roman, Village-de-Roman.

Léna pour Héléna.

Léon, Pays-de-la-Légion ? — Un des quatre grands cantons de la Bretagne. Capitale, Saint-Pôl.

Lez-Breiz, Soutien, à la lettre, Hanche-de-la-Bretagne, surnom de Morvan, vicomte de Léon (IXe siècle). Supprimée de la dernière édition d'un précédent recueil, cette pièce, revue et augmentée de quelques vers, a pu trouver ici, parmi d'autres histoires de guerre, sa vraie place. Voir le *Barzaz-Breiz* de M. de la Villemarqué.

Lî-Mûr, Grande-Cour, Grand-Palais.

Lilèz, Couleur-de-Lait.

Loc-Maria, Ermitage, ou Chapelle-de-Marie.

Loc-Tudi, Ermitage-de-Saint-Tudi, abbé au VIe siècle.

Lorgnèz, Vilenie. — C'est un surnom.

Malô, c'est-à-dire; Mac-Law, fils de Law. — Premier évêque de la ville d'Aleth, laquelle prit son nom (vie siècle).

Men-Hir, Pierre-Longue. — Monument druidique.

Môr-Gan, Né-de-la-Mer. Pélage.

Rio, Royal.

Rî-Wall, Roi-du-Rempart.

Roz-Venn, Rose-Blanche.

Scorff, Eau superflue qui sort d'un étang.

Tiec, Chef-de-la-Maison.

Tréguier. — Ville qui donne son nom à l'un des quatre grands cantons de la Bretagne.

Vannes ou Vennes, en breton Gwenned, Pays-Découvert. à la lettre, Pays-Blanc. — Ville donnant son nom à un des quatre grands cantons de la Bretagne, parlant chacun un dialecte particulier.

TABLE

Pages.

INTRODUCTION. IV

PROLOGUE. ÉPILOGUE. VII

LIVRE PREMIER.

LE MISSIONNAIRE. 3

I. En Bretagne. . . . . *ib.*

II. En Amérique. 8

LES PÊCHEURS. 13

I. Le Chant des Pêcheurs. . . . . *ib.*

II. La Poussière sainte. 22

III. Le Chant des Quêteurs. 28

L'ARTISANNE. — XVII^e^ siècle. 39

Pages.

LES DEUX NIDS..... 47

UN CELTE..... 49

ROSILY. — XVIe siècle..... 53

LES DESTINÉES..... 61

L'INCENDIE..... 65

LIVRE DEUXIÈME.

LES ÉCOLIERS DE VANNES..... 71

Première époque. — 1815..... *ib.*

Deuxième époque. — 1835..... 83

LE COMBAT DE LEZ-BREIZ. — IXe Siècle..... 93

LA PAIX ARMÉE..... 105

I. L'Ennemi..... *ib.*

II. Le Chant de guerre..... 110

III. A l'Allemagne..... 114

IV. La Justice..... 117

LIVRE TROISIÈME.

LE LABOUREUR OUVRIER..... 123

LA FLEUR DE LA TOMBE..... 129

LE BARDE RI-WALL. — IIIe Siècle..... 133

LES MOISSONNEURS..... 139

AUX POÈTES PROVENÇAUX..... 149

L'ÉOSTIK OU LE ROSSIGNOL. — XIIIe Siècle..... 155

Pages.

La Licorne..... 161

Les Bains de mer..... 169

La Maison..... *ib.*

L'Église..... 177

Le Bal..... 183

La Traversée..... 191

LE CYCLE.

Harmonies..... 199
Les Pèlerins..... 200
Nouveau Proverbe..... 201
La Couleuvre..... 202
Les Deux Cierges..... 203
A Marie..... 204
La Brahmine..... 205
A Séléné..... 206
Tirésias..... 207
A Vénus..... 208
Épigramme..... 209
Prière..... 210
Aux Précurseurs..... 211
Canzone..... 212
Les Vanneuses..... 213
Amitiés..... 214
Aux Fermiers de Coat-Forn. 215
Un Baptême..... 216
Les Profanateurs..... 217
Résumé..... 218

POÉTIQUE NOUVELLE.

Chant premier. — La Nature..... 221

Chant deuxième. — La Cité..... 235

Chant troisième. — Le Temple..... 250

FIN DE LA TABLE.

POÉSIES DE A. BRIZEUX.

MARIE, Idylle.

LA FLEUR D'OR (*les Ternaires*), livre lyrique.

PRIMEL ET NOLA, Histoires rustiques.

LES BRETONS, poëme couronné par l'Académie française.

HISTOIRES POÉTIQUES.

DU MÊME.

TÉLEN ARVOR (*la Harpe d'Armorique*), poésies en langue celtique avec une traduction française en regard.

LA DIVINE COMÉDIE de Dante Alighieri, traduction en prose.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.